



La Coopération des idées

REVUE D'EDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS.

SOMMAIRE

- G. DEHERME *Le Couple futur.*
ANTOINE BAUMANN *« Don Juan » à l'Opéra-Comique.*
ÉLOI PÉPIN *La Synthèse positiviste.*
RENÉ DE KERALLAIN *Le Livre de M. Arthur Meyer : « Ce que je peux dire ».*
PAR TOUS *Revue des opinions, des faits et des idées.*
REMY ANSELIN *Notes politiques.*
JEAN THOGORMA *La Vie à Landerneau-des-Lettres : Les littérateurs et les paysages de France.*

Les Livres qui font penser : J. R., ANTOINE BAUMANN, G. DEHERME, A. GUÉRIN.

Le Numéro : 0 fr. 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

6, Boulevard de la Madeleine, 6

PARIS

La Coopération des Idées

Directeur : **G. DEHERME**

Prix du Numéro : **0 fr. 50**

ABONNEMENT ANNUEL : { **6 francs pour la France,**
10 francs pour l'Étranger.

Collections de la précédente série
(années 1908, 1909, 1910 et 1911) : **5 francs par année.**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

PARIS -:- 6, Boulevard de la Madeleine, 6 -:- PARIS

On reçoit :

Pour tout ce qui concerne l'ADMINISTRATION, *tous les jours*, sauf les dimanches et jours fériés, de 8 heures du matin à midi et de 2 à 6 heures du soir ;

POUR LA RÉDACTION, tous les *mercredis*, de 4 à 6 heures du soir ;

Enfin, en réunions amicales, sans invitation spéciale, *tous les dimanches*, de 3 à 6 heures. Les lecteurs, collaborateurs et amis de la *Coopération des Idées* seront toujours les bienvenus.

Aucun article publié n'est payé.

Les manuscrits non publiés sont à la disposition de leurs auteurs.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

La Coopération des Idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE (17^e année)

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

ABONNEMENT ANNUEL : { 8 francs pour la France,
10 francs pour l'Étranger.

Le N^o : 0 fr. 50. — Spécimen gratuit sur demande.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 6, Boulevard de la Madeleine, Paris

L'œuvre d'éducation sociale est d'une nécessité urgente. Jamais les esprits n'ont été aussi confus, affolés d'indécision, aigris d'un sectarisme sans foi. Malgré tant de présomptions et d'outrecuidances, jamais les Français ne furent plus ignorants de la vie sociale.

C'est donc à reconstituer socialement les institutions, les idées et les sentiments que s'efforce *la Coopération des Idées*. Dans toutes les graves conjonctures d'une existence privée et d'une existence publique de plus en plus trépidantes et incertaines de leurs fins comme de leurs moyens, elle veut être une lumière qui guide l'esprit et

un foyer qui réchauffe l'âme. Elle n'est donc ni sectaire ni pédante. Elle est vivante. Elle est résolument contre toutes les anarchies : celles du dedans — du cœur et de l'esprit — comme celles du dehors, celles d'en bas comme celles d'en haut. Elle ne compose pas avec les mensonges du monde et les vilenies du régime.

Sans doute, la difficulté est grande de se faire entendre dans la Babel électorale et démagogique qu'est devenue la France : *la Coopération des Idées* tâche à la surmonter par la précision, la clarté et la méthode. Et aussi l'autorité. Aucun article publié dans cette revue n'est payé. Il faut que ses lecteurs le sachent bien : *la Coopération des Idées* ne fait point commerce de divertissements plus ou moins élégants, elle ne tient pas boutique d'idées, d'émotions ou de mots. Elle veut enseigner, diriger, exercer une influence sur les cœurs et les esprits, et toute vénalité trouble, asservit et avilit la pensée. Pour prétendre à conseiller, consacrer et régler les puissances temporelles, il faut d'abord n'en pas solliciter des bénéfiques.

La Coopération des Idées tient bien moins à la foule des abonnés, à être lue de beaucoup qu'à être comprise d'une élite agissante. Elle n'est pas prostituée à une populace qui veut qu'on la flatte ou l'amuse pour son argent, elle est au service de la société française menacée de périr.

Des articles de fond étudient les questions les plus pressantes du moment et de toujours. De l'actualité sociale, on tire des leçons qui montrent l'aptitude du positivisme à résoudre nos plus troublants problèmes. Mais *la Coopération des Idées* ne s'absorbera jamais dans la

vaine recherche de la vérité absolue, elle se bornera à mettre en lumière les vérités réconfortantes et fécondes, celles qui conviennent en un temps troublé à un peuple désemparé, à une société en pleine décomposition. Elle vise non au sublime quintessencié mais au simple bon sens, non à la parfaite justice mais à l'ordre possible, non à étonner mais à servir, non aux applaudissements provisoires que provoque l'éloquence des phrases mais à la sympathie durable qu'éveille l'âme qui se donne.

La collection de la Coopération des Idées constitue une encyclopédie sociale documentée et vivante qui a sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. Les 24 numéros annuels forment un total de 1.920 pages de texte en quatre volumes in-8° carré. Le prix de l'abonnement est aussi réduit qu'il est possible : 6 francs par an pour la France et les colonies, 10 francs pour l'Étranger.

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise.

Nous serons reconnaissants à qui nous fera parvenir des listes d'adresses de personnes susceptibles de s'intéresser à un effort de reconstitution sociale.

Collection des meilleurs auteurs classiques

AUGUSTE COMTE

PHILOSOPHIE POSITIVE

Résumé par **ÉMILE RIGOLAGE**

4 volumes à 0 fr. 95 ; reliés toile pleine, 4 fr. 75

I. Mathématiques-Astronomie ; -- II. Physique-Chimie-Biologie ;
III. Sociologie : temps anciens ; -- IV. Sociologie : temps modernes.

Ernest Flammarion, Éditeur, 26, rue Racine

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Étranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

Directeur : **A. GALLOIS**

RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux
D'après le Journal Officiel de la République française

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

LE COUPLE FUTUR ⁽¹⁾

Si l'individualisme est une maladie morale qui atteint surtout les débiles, les tarés, les prédisposés, les plus robustes n'échappent pas toujours à la contagion.

Si chez les uns l'intelligence n'a été affectée que par l'altération des sentiments, si chez d'autres le cœur a été desséché par le désespèment de l'esprit, chez beaucoup l'imitation, l'ambiance anarchique, le déséquilibre économique, l'absence de doctrine, le manque d'autorité spirituelle ont facilité la contamination en paralysant la défense et en répandant tous les sophismes dissolvants. Ces individualistes sont donc parfois capables des raisonnements les plus étendus, — comme certains aliénés, — et même de dévouement et d'héroïsme, — comme certains criminels.

Or le féminisme n'est qu'une forme d'individualisme. Non la moins pernicieuse. C'est une maladie sociale. Et donc il est vain de lui opposer des raisons ou des sermons. Nos émancipées sont souvent des logiciennes remarquables ou des moralistes fort respectables — encore

(1) *Le Couple futur*, par JULES BOIS (Librairie des Annales).

qu'elles ne peuvent être les deux à la fois. D'ailleurs, le sens social ne saurait être aboli d'un coup et pour tout. On en retrouve des vestiges même chez un Bonnot, même chez le plus radical de nos politiciens.

Certes, l'erreur intellectuelle et morale que la théorie révolutionnaire a élaborée est le bacille qui nous ronge et nous intoxique ; mais la société décérébrée, désagrégée par la pratique révolutionnaire, est le meilleur bouillon de culture de ce bacille, le terrain le plus propice à son développement et à sa pullulation.

L'erreur est de l'homme. On ne la réduira jamais complètement. De même, l'hygiène la plus rigoureusement scientifique ne supprimera jamais tous les microbes nocifs.

Comme le conseille le professeur Albert Robin aux praticiens qui ont à soigner des tuberculeux, c'est donc surtout le terrain qu'il s'agit d'améliorer, afin de le rendre plus réfractaire à l'action délétère du bacille et à sa diffusion.

Il faut augmenter le dynamisme social, il faut rétablir l'ordre dans les esprits et dans les cœurs, dans la famille, dans le travail et dans la société. Les erreurs peuvent n'être que des vérités qui ne conviennent pas à cet ordre.

Victor Hugo a dit : « Le dix-huitième siècle a proclamé le droit de l'homme, le dix-neuvième siècle proclamera le droit de la femme. » Si l'on n'avait la certitude que ce grand manieur de mots ne pouvait énoncer, là-dessus, qu'une énorme sottise, on voudrait l'entendre ainsi : le dix-huitième siècle métaphysique déchaîna l'anarchie, le dix-neuvième siècle révolutionnaire la généralisa, il

reste au vingtième siècle à rétablir l'ordre en proclamant que l'homme comme la femme n'ont qu'un droit, celui de faire tout leur devoir.

*
*
*

Il n'y a pas de folie raisonnable, si raisonnable soit-elle ; il n'y a pas de peste saine, si atténuée soit-elle. Une aggravation et une épidémie, dès lors, sont toujours à redouter.

Voici un littérateur de talent, M. Jules Bois. Il a été un féministe « avancé ». Après une de ses conférences, une Anglaise lui dit : « Oui, monsieur, vous avez raison, guerre à l'homme ! Nous résisterons à l'homme. C'est tout notre programme. » Cette véhémence l'inquiéta. Il n'en prêcha pas moins « la révolte des femmes » jusqu'à Constantinople. « Sans nous en douter, dit-il dans son dernier livre, nous préparions le destin des « désenchantées ». Qu'il s'interroge : sait-il mieux, aujourd'hui, ce qu'il prépare ?

Sans méthode et sans doctrine, l'expérience ne mène qu'à se contredire. On conserve les faux principes pour s'évertuer à éviter leurs fâcheuses conséquences. Il n'est pas de position moins sûre.

M. Jules Bois évangélise donc ses élégantes « cousines » des *Annales* au nom du « vrai féminisme ». Entendons-le : c'est ainsi que M. Aristide Briand se recommande, dans ses discours ministériels, du « vrai socialisme ». Quand il faisait l'apologie de la grève générale, il ne disait pas que son socialisme était le vrai. Mais il est exact que, sous toutes ses formes, l'individualisme est un virus mortel pour une société civilisée.

A propos de *la Démocratie vivante*, on m'a reproché — notamment M. Émile Faguet — d'avoir relevé seulement, avec les divagations de Mme Céline Renooz, les exagérations du féminisme, et pour avoir un facile prétexte de le combattre. Je ne me proposais pas alors — non plus qu'aujourd'hui — de discuter le féminisme. On ne discute pas une maladie : on en établit le diagnostic, on en prévoit l'évolution, on montre où elle aboutit, on la soigne. Pour le clinicien, il n'est pas de « sage » syphilis ou de phtisie « modérée ». Les plus bénignes d'apparence, au début, sont parfois les plus dangereuses.

La plupart de nos contemporains peuvent encore reconnaître les insanités de la « néosophie » de Mme Renooz ; mais ils sont assez disposés à l'indulgence, voire même à la sympathie pour le féminisme « sage » et « modéré ». Ainsi se prépare le terrain propice à l'ensemencement et à la diffusion du germe morbide.

Il n'y a pas à juger plus sévèrement les extravagances des suffragettes les plus exaltées — surtout avec notre absurde système électif — que la froide déraison des légistes féminins qui réclament que la loi détermine les droits de la femme dans le ménage et fixe les mœurs.

*
* *

Le progrès est le changement, et tout changement est progrès : voilà la conception fondamentale de M. Jules Bois. Elle est puérile ; mais elle permet de suivre tous les rêves.

Ainsi, les conditions de l'ordre social, la psychologie et la physiologie de la femme et de l'homme se transforment. « L'homme et la femme, nous dit-il, ne sont pas

des entités immuables ; et, d'ailleurs, qu'est-ce qui ne change pas dans l'Univers ? » Dès lors, l'imagination n'a plus d'entrave.

Mais, au contraire, le progrès est le développement de l'ordre. Ce qui est essentiel est constant. Les lois sociales jouaient il y a cinquante siècles comme aujourd'hui. Elles jouent au Darfour, au Laos, en Pentagonie comme en France, dans les bandes d'apaches comme dans une Académie, dans la famille comme dans l'État, à l'école primaire comme à l'asile de vieillards. Ce n'est pas à changer les conditions de l'union familiale qu'il faut viser, mais à s'y mieux adapter ; ce n'est pas à transformer la femme et l'homme qu'il faut tendre, mais à les fortifier chacun dans son sens. En voulant modifier les rapports éternels des sociétés, on ne les améliore pas, on les détruit.

Le mariage, précisément, est une coopération morale pour l'amélioration réciproque des époux. Et il n'y a pas coopération sans spécialisation de fonctions et sans hiérarchie.

Les tragiques aventures d'une « femme monstre » que conte M. Jules Bois nous rappellent qu'il est un habile romancier. Mais, sur une telle question, des statistiques, des observations vérifiables sur le travail féminin, la prostitution, le divorce et la natalité conviendraient mieux. Aussi quelques principes de sociologie. Il l'admet pourtant : « La propagande dite « féministe », en excitant, en accroissant l'individualité et l'individualisme d'un grand nombre de détraquées, déjà inclinées à la rébellion, menacerait de donner aux vrais monstres une sorte de réhabilitation. On leur fera

croire que ce sont des surfemmes... » Mais c'est l'homme le vrai coupable. Et voici comment : « Les passions des femmes ne sont souvent si effrénées, si dangereuses, qu'à cause de leur inaptitude à tout travail sérieux et suivi, conséquence d'une éducation étroite et incomplète. La médiocrité de leurs distractions et l'affaiblissement fatal des liens antiques, religieux et moraux, achèvent de les pousser au désordre et au malheur. »

D'abord, s'il est « fatal » que s'affaiblissent « les liens antiques, religieux et moraux », il est aussi fatal que les femmes seront de plus en plus poussées « au désordre et au malheur », — et non moins que la civilisation s'écroulera.



Ce n'est pas de ne rien faire que la femme se détraque. Comme beaucoup d'hommes, c'est de ne pas se tenir à ce qui est à faire, de ne pas le faire quand et comme il faut, pour s'agiter à tout propos, se dépenser dans de multiples occupations aussi épuisantes que vaines, — depuis les onéreuses minuties de la toilette, les grotesques rites mondains, jusqu'aux entreprises philanthropiques ou prétendues sociales. Au reste, dans des romans qui sont de fortes études, sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir, Mme Colette Yver nous a montré (1) que la femme de professions libérales, surmenée, n'avait pas réalisé le miracle de nourrir l'amour avec

(1) *Les Cervelines, Princesses de science, les Dames du Palais, etc.*

des rivalités d'orgueil et de faire du bonheur avec de la fièvre.

M. Jules Bois les appelle de « grandes vaillantes, celles qui, risquant santé et bonheur, préfèrent la vie sérieuse et se jettent dans la terrible mêlée ». Courir un tel risque est une folie qui n'a de sérieux que ses tristes conséquences. Ces « grandes vaillantes » seraient plutôt des jobardes imbéciles, si elles n'étaient les pitoyables victimes de notre anarchie.

« L'oisiveté et l'ignorance adulées » ? Il y a d'autre savoir, j'imagine, — et plus réel, et plus profond, — que celui qui s'acquiert hâtivement pour les examens. Il y a d'autres activités que celles de l'atelier ou du bureau.

La femme qui ressent le besoin de se « distraire » du foyer, d'avoir « son intérêt » ailleurs que dans ceux qu'elle chérit naturellement, de « vivre sa vie » pour elle et non pour les siens est déjà dissociée. Épouse incomplète, elle ne pourra être qu'une mère insuffisante. Ce sera diminuer son rôle et donc sa grandeur.

Comme tous les féministes, M. Jules Bois nous parle beaucoup de la dignité et de la grandeur de la femme. Mais comme il l'entend mal !

C'est toujours la même confusion jacobine et socialiste du spirituel et du temporel, qui aboutit à la rétrograde négation du spirituel et qui est, au demeurant, toute l'anarchie.

La richesse et le commandement, dans une société fonctionnant normalement, comportent de lourds devoirs qui ne peuvent être bien accomplis que par un patriciat restreint. Mais c'est d'un esprit superficiel et gros-

sier de croire que de tels offices dispensent pour ceux qui les assument toute la puissance sociale et la vraie puissance, toutes les joies individuelles et les vraies joies. Le prolétariat producteur est le nombre, la femme génitrice est l'amour, — et avec les philosophes pour guides intellectuels, ils ont à contrôler, à contenir, à sanctionner, à améliorer ceux qui administrent et qui commandent. Le vrai pouvoir moral qu'ils exerceront ainsi, plus conforme à leur nature et plus compatible avec le bonheur profond, sera autrement efficace qu'une fictive participation au pouvoir matériel par le bulletin de vote ou la concurrence économique. Quand on dit que « la prisonnière du foyer » doit devenir « la conquérante de la Cité », cela fait songer à des chrétiens démocrates qui, pour le grandir, proposeraient au « prisonnier du Vatican » d'en faire un député.

*
* *

De même que le suffrage universel est une colossale mystification pour le prolétariat, il faut considérer « la cure par le travail » que prescrit M. Jules Bois comme une duperie pour la femme. Le suffrage universel a détourné le prolétariat de sa voie, il lui a fait méconnaître ses vrais conseillers, il l'a divisé, il l'a livré aux démagogues exploiters et il l'a abruti dans l'ivrognerie ou la révolte. La concurrence économique, la confusion des fonctions ne vaudront pas mieux pour la femme.

C'est ne voir que le papier à noircir que d'écrire :
« Un seul moyen pour pacifier et unifier : — le travail.
Le travail orienté vers un but utile et, s'il se peut, grand. »

En réalité, on n'a jamais tant travaillé, même les esclaves, et l'on n'a jamais été moins pacifié avec soi-même et avec les autres et plus dispersé.

Le travail intellectuel enorgueillit, le travail manuel endurecit. Tout effort matériel émousse la sensibilité. Et puisqu'il faut considérer pourtant qu'il y a d'autres femmes que les snobinettes, désœuvrées d'esprit et de cœur, voyez donc ce que deviennent les demoiselles de magasin et les ouvrières d'atelier ou d'usine. Sont-elles pacifiées et unifiées, celles dont le pain dépend des hommes qui les font travailler, celles qui sont contraintes de se vendre pour compléter un salaire nécessairement insuffisant (1).

Où M. Jules Bois a-t-il pris 'qu' « on ordonne l'oïveté » à la femme ? Dans le peuple, les femmes qui peuvent et savent remplir toutes les absorbantes, complexes et délicates obligations du ménage et de l'éducation des enfants ne sont pas la majorité. Dans la bourgeoisie, même avec l'aide de la domesticité, elles sont rares. La plupart sont trop faibles, trop ignorantes, surtout celles qui ont obtenu des brevets et des diplômes, trop versatiles. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de s'épuiser, de s'énerver, de s'abêtir, de s'éparpiller dans toutes sortes de niais occupations et préoccupations, sans compter les conférences à la mode, les œuvres, les thés littéraires, les « expositions ». Parfois, il y a de l'enthousiasme et du dévouement ; mais à côté, ridicules parce qu'inutiles. Cette agitation d'hystériques n'est pas l'ac-

(1) Et cela est un problème économique qu'il n'eût peut-être pas été de bon ton de traiter devant les belles madames des *Annales*, mais que nous aurons à débattre ici.

tion profonde qui s'offre à la femme, dans son foyer, c'est le tourbillon effarant dans le vide.

M. Jules Bois se laisse aller à dire : « Lutte sans pitié, sans noblesse, sans bravoure, où les intérêts, les aversions et les égoïsmes ne trouvent de tempérament qu'en l'écrasement définitif du compétiteur, quel que soit son sexe. Enfin, pour tout dire, la dissociation dans la Cité, la fin de l'union pour la famille, et, pour l'individu, l'extinction de l'amour. » Néanmoins, celles qui contribuent à ce désastre, ce sont, même quand elles nous apparaissent seulement comme les concurrentes recrutées et meurtries des hommes, « les premières des femmes » ; car, en se répandant dans tout l'organisme, la maladie va devenir la santé, de l'excès de haines naîtra la fraternité, du chaos l'harmonie... Tout change, et le nouveau vaut toujours mieux que l'ancien... Certes, on ne peut trop s'illusionner sur l'heure présente ; mais il y a l'avenir. Donc, laissons-nous gagner par l'anarchie et « ayons le cœur gonflé d'une grande espérance justifiée ». Hélas ! « l'avènement civique de la femme dans le monde », c'est le magasin, l'atelier, l'usine, le bureau qui anémient, détraquent, démoralisent et jettent au ruisseau, à l'hôpital tant de malheureuses, — lamentables victimes de tant de sophismes, de littérature et de barbarie...

*
*
*

Plus tard, mieux renseigné sur ce qu'il enseigne, M. Jules Bois pleurera de remords d'avoir discouru étourdiment sur « la beauté morale de gagner son pain

et d'être ainsi un être libre qui vaut par soi ». Car il saura un jour, je l'espère, que nous ne valons jamais, hommes ou femmes, que par ce que, lentement, au cours des siècles, la famille, la race, la société, l'humanité ont mis en nous et par les devoirs que nous nous reconnaissons.

Je le demande encore, l'ouvrière, travaillant dix heures par jour, souvent douze, parfois quatorze, dépendante du patron, du contremaître, des employés, des camarades déjà dépravées, du chômage, de la maladie et de la misère, en contact permanent avec toutes les bestiales convoitises des mâles, en quoi est-elle plus libre que la ménagère ? En quoi peuvent accroître sa valeur morale, les complaisances plus ou moins équivoques auxquelles l'impérieuse nécessité d'obtenir et de garder sa place la contraint, les souillures dont elle ne peut se préserver qu'exceptionnellement dans la promiscuité de la rue, du magasin ou de l'atelier, l'abandon dans lequel elle doit laisser son foyer, ses enfants, son mari ?...

On s'en tire ici avec de la littérature. Il suffit d'en reproduire un spécimen pour montrer combien elle est creuse : « Et alors, écrit M. Jules Bois, travaillant comme nous, elle peut dire à l'homme : « J'ai prouvé que je ne te suis point inférieure. Me voici une personnalité autonome ; je me donnerai à toi lorsque tu m'auras méritée, « si tu me gagnes. Je ne consentirai que librement, selon « l'attrait et l'estime que tu auras su m'inspirer. »

Être une « personnalité autonome » ? Voilà les mots qui stupéfient les intelligences et gâtent les cœurs !

Une société ne se maintient que par tous les solides liens que les siècles ont tissés pour subordonner l'égoïsme

à l'altruisme ; une civilisation ne s'élève vraiment que par un concours plus effectif, une convergence mieux assurée, pour tout dire une plus parfaite soumission des éléments individuels à l'ensemble social. Pour la femme surtout, il n'y a pas de bonheur personnel. La plus heureuse union conjugale, c'est la plus joyeuse acceptation du joug commun.

Il n'y a d'à peu près autonomes que les grains de poussière. Et la poussière ne peut être de la vie et provoquer, comme le croit M. Jules Bois, « pour l'humanité tout entière, une augmentation, immédiate ou future, de courage, de noblesse et de beauté ». Au contraire, à mesure que s'accroît le nombre des femmes qui prétendent à être des « personnalités autonomes », nous voyons diminuer les chiffres des naissances, augmenter ceux des divorces, de la prostitution, des crimes passionnels et de la criminalité juvénile, empirer l'alcoolisme, la débauche, la cruauté et la grossièreté des mœurs...

*
* *

Il est vrai, M. Jules Bois nous cite une doctoresse qui a eu trois enfants et les élève, sans négliger sa profession. Les mères de famille qui savent ce que c'est qu'élever un enfant et de diriger une maison souriront et penseront que cette doctoresse est un personnage de roman. Moi, je connais une doctoresse qui, après son mariage, a dû délaissier sa clientèle et, à son premier enfant, renoncer définitivement à la carrière médicale. Et la dactylographe, la tisseuse ?...

Qu'importe ! sans sourciller, M. Jules Bois répondra :

« La maternité et le travail hors de la maison, loin d'être inconciliables, produiront « la maternité sociale », c'est-à-dire la plus belle explosion d'altruisme et de large amour humain... Pourquoi le cœur féminin ne se dilaterait-il pas, reportant sa tendresse sur l'humanité tout entière, au lieu de la rétrécir, tatillonne, sur un être, sur des êtres, qui n'en ont plus besoin, à qui même elle peut nuire, que presque toujours elle embarrasse ? » Oui, n'est-ce pas, pourquoi le Progrès, ce dieu omnipotent qu'exige notre démente pour s'épanouir, ne changerait-il pas, avec le ventre, le cœur et le cerveau de la femme, l'ordre caduc de la nature ?

Au fond, ces divagations témoignent d'un outrageant mépris pour la femme réelle et décèlent l'inavouable désir d'être soustrait au doux et tutélaire despotisme de sa tendresse. On ne lui promet quelque vague part du pouvoir matériel que pour lui faire abdiquer le pouvoir moral qu'elle détient encore et qui est le dernier obstacle à la ruée des plus vils appétits et des pires instincts. Quand on y sera parvenu, ce sera le chaos. Et ce sont les femmes, avec le prolétariat, qui en pâtiront le plus. Si tous veulent commander pour ne pas obéir et pour asservir, être riches pour ne pas travailler et pour jouir, il y aura une effroyable mêlée de rapacité, de fourberie, de férocité et de luxure...

On a beaucoup admiré que les hommes, sur le *Titanic* qui sombrait, se soient sacrifiés aux femmes et enfants en leur réservant les places des canots de sauvetage. On paraît être moins fier que le pourcentage des survivants ait été de 65 pour les passagers de 1^{re} classe, de 40 pour ceux de 2^e et de 25 seulement pour ceux de

3°. Des deux faits, il y a néanmoins une leçon à tirer. Si le féminisme avait été pratiqué à bord du *Titanic*, il est certain qu'aucune femme n'eût été sauvée ; s'il n'y avait pas eu un certain ordre (on souhaiterait seulement que les plus riches se fussent effacés devant les plus pauvres), les plus apeurés, les plus forts, les mieux armés, les plus farouches seuls eussent pu s'emparer des canots de sauvetage. Mais, dans l'épouvantable cohue, ils n'eussent pu les détacher, ou ils eussent été précipités à la mer par la rage des vaincus. En somme, très peu, — beaucoup moins de 25 p. 100 certainement, — eussent réussi à s'éloigner du gigantesque cercueil.

* *

Il y a les exceptions : filles, veuves, abandonnées, divorcées. « Le féminisme économique est né de ces graves complications. » Oui, mais autre chose est de se résigner au mal qu'on ne peut empêcher, d'y pallier dans la mesure du possible ; autre chose d'affirmer que ce mal est un bien ou, par la magie du Progrès, deviendra un bien, — et ainsi de le propager. Le féminisme économique a été accru par l'individualisme général. Autrefois, on s'arrangeait des exceptions qu'on ne s'ingéniait pas, en tout cas, à multiplier comme on l'a fait en établissant le divorce. Il y avait la famille, la solidarité corporative, et au surplus une charité moins étendue, moins tapageuse qu'aujourd'hui, mais plus efficace.

* *

M. Jules Bois prêche la chasteté aux jeunes hommes. Il

veut qu'il n'y ait qu'une seule morale pour les deux sexes. C'est d'un bon sentiment, mais qui s'égare faute de direction. Les mœurs ne peuvent être purifiées que par la femme au foyer. Autrement, il n'y aura que le même libertinage pour les deux sexes. L'un provoquant l'autre, ils se pourriront l'un par l'autre. Ce sera l'égalité dans l'abjection.

De même pour l'amour. Il est bien vrai, comme le dit notre auteur, que la femme aime mieux parce qu'elle est plus chaste ; mais elle est plus chaste parce qu'elle fut gardée durant des siècles contre tout ce qui pouvait ternir sa chasteté, parce qu'elle fut et est encore « l'ange du foyer », — cet ange que se refusent à être les féministes. « Ange, vous-même », répondait Maria Deraisme.

L'orgueil qui veut dominer est de l'homme, mais la vanité qui veut plaire est de la femme. Ce ne sera pas sans troubles que le tout-puissant Progrès transformera sur ce point la psychologie des deux sexes. En attendant, cette caractéristique de la vanité féminine nous explique quelques faits inquiétants qui ne sont des progrès que pour les exploités des préjugés et des vices.

Au foyer, la femme n'obtient les hommages auxquels elle aspire que par ses vertus ; au dehors, que par sa frivolité, en excitant l'érotisme plus ou moins platonique du mâle. C'est pourquoi, en toute ingénuité, elle en vient à s'exhiber en public, même dans la rue, presque nue, ou plus que nue. Et cette impudeur n'est pas faite, sans doute, pour amener l'homme à plus de chasteté.

La violence des appétits sexuels de l'homme n'a pu être contenue que par la pureté de la femme. Et l'on

vient d'indiquer comment cette pureté se garde et comment elle se perd. Il a fallu des siècles de régence morale féminine et toute la puissance spirituelle de l'Église pour réaliser la précaire monogamie qui est en voie de dissolution.

Voici donc la grande fonction féminine : après avoir fait l'enfant physique, faire l'homme moral. Et l'homme a toujours besoin d'être moralisé, car l'usage habituel de la force, musculaire ou cérébrale, prédispose toujours à l'égoïsme dominateur ou jouisseur. Que les femmes ne l'oublient point : leur fonction naturelle est la plus importante, la plus haute qui soit, et elle doit le devenir toujours plus. La civilisation n'est que la prépondérance croissante du pouvoir moral sur le pouvoir matériel.

Les positivistes ne veulent donc pas que les femmes soient des « esclaves » et des « jouets » ; mais ils ne veulent pas non plus qu'elles soient des « hommes » comme Ninon de Lenclos, cette féministe d'ancien régime, des névrosées et des dévergondées. Ils souhaitent de pouvoir s'agenouiller devant elles.

La participation aux grossières puissances de l'argent et du commandement fera déchoir la femme et restreindra son influence. L'ouvrière qui s'installe au cabaret comme l'ouvrier peut alors paraître son égale, et je ne sais pas si elle l'est réellement ; tout ce que je sais, c'est qu'elle se dégrade et qu'elle perd de sa dignité. L'égalité, de quelque côté qu'on l'envisage, est la plus pernicieuse et la plus insensée chimère métaphysique.

* *

On ne saurait toujours déraisonner, quelque entrain

qu'on y mette. Il y a donc à retenir, dans le livre de M. Jules Bois, deux ou trois pages de bon sens. Il faut le louer chaleureusement d'avoir osé se contredire.

Ainsi, après avoir proclamé je ne sais quel « droit à la supériorité », en sous-entendant que toute supériorité est d'intellectualisme, il remarque judicieusement qu'au « droit au bonheur » devait succéder le « droit au plaisir ». Certes, on ne pouvait attendre d'un individualiste qu'il observe combien toute conception de droit quelconque est anarchique. Mais il constate que la recherche du plaisir étourdissant ne fait trouver que la névrose. Et pour être peu féministes, ses conseils, ici, sont à répéter : « Que la femme revienne à ce qu'une poétesse moraliste a appelé si justement « les vertus « méprisées » : culte du foyer, dévouement, respect de soi-même sans idolâtrie... » Il rappelle que la grande sainte Thérèse avait trouvé cet excellent remède aux névropathies féminines, « qui est de contraindre à l'action en imposant des travaux manuels dans la maison ». Il en cite cette réflexion : « La mélancolie, affirme-t-elle (nous dirions aujourd'hui « la neurasthénie »), la mélancolie c'est le désir de faire sa propre volonté. » Elle dirait aujourd'hui : d'affirmer « l'autonomie de sa personnalité », de « proclamer son droit à la supériorité ».

C'est ainsi que « les femmes qui se sont tues, comme le dit encore M. Jules Bois, en opposition avec tout ce qu'il écrit avant et après, qui se sont dévouées et qui ont aimé, quand même elles auraient semblé en apparence malheureuses, ont eu, croyez-moi, la meilleure part ». Et il ajoute : « Le divorce, de plus en plus élargi, et que l'on élargira davantage encore, deviendra une forme adoucie

et légale, mais perfide, de la répudiation. » Comment ne voit-il pas qu'il n'en peut-être autrement de toutes les conquêtes féministes ? Le divorce devait libérer, et il asservit. C'est que le mariage, comme toute institution sociale, est une garantie pour le doux et le faible. La barbarie n'est que pour les fauves qui ont des griffes et de formidables mâchoires.

Mais on ne peut l'endiguer, nous assure M. Jules Bois, c'est-à-dire « on ne peut endiguer le torrent révolutionnaire ». Il faut nous résigner à l'amour libre. S'il est vrai, tant pis pour la femme, tant pis pour la civilisation !... Les positivistes, eux, n'ont pas cette superstition fataliste de confondre le désordre croissant actuel avec le progrès. Ils sauront réagir.

M. Jules Bois, fidèle à l'idée incohérente qu'il s'est faite du progrès, nous propose donc de « réformer » le mariage, la maternité, l'amour. Dans la famille, « l'administrateur, le chef ne serait pas obligatoirement l'homme, par ce seul fait qu'il est l'homme, mais le plus sage des deux, le plus intelligent, le meilleur ». Quelle sottise ! Qui décidera ? Aura-t-on recours au vote ou au concours ? On voit à quelles absurdités aboutit le féminisme le plus « modéré ».

« La serve antique, nous dit encore cet auteur, doit acquérir la liberté au foyer, une liberté limitée par celle de son compagnon bien entendu, le droit de disposer de son gain, de ses idées et jusqu'à un certain point de sa personne, selon les lois infrangibles et pures de sa conscience. » Mais, on l'entend bien, « les lois infrangibles et pures de la conscience » ne suffisent pas. MM. Bouffandeau et Coutant d'Ivry seront appelés à légiférer là-

dessus. De par l'imposante royauté du mastroquet, de par l'alchimie merveilleuse du suffrage universel, il est entendu que ces honorables en savent plus que tous les siècles et qu'ils sont qualifiés pour prescrire à Juliette comment elle doit aimer Roméo. « Donner à notre compagne, par des lois successives, dit M. Jules Bois, des droits égaux aux nôtres dans le mariage, la liberté de gérer ses biens, sa conscience, sa personne et ses idées, le pouvoir de tutrice... Fournir à la jeune fille et à la femme toutes les possibilités d'instruction, de métier et de travail; leur faciliter l'accès à la vie extérieure, s'il le faut à la vie publique, afin qu'elles deviennent des unités sociales, utiles à leur mari, à leur famille et à la Cité. »

La méconnaissance des plus élémentaires principes politiques suscite cette foi naïve aux mesures législatives, qui est analogue à la croyance aux gris-gris chez les nègres. De même que le scientisme et l'athéisme conduisent tant d'esprits désemparés aux épaisses stupidités du spiritisme et de l'occultisme, de même l'anarchisme achemine à l'étatisme universalisé, — ce qui n'est donc pas incompatible comme on pourrait croire. Du train dont nous allons, et avec les nécessités budgétaires croissantes, attendons-nous quelque jour à voir établir un impôt sur les étrointes conjugales ou autres. Quelque Lycurgue radical-socialiste doit y avoir déjà pensé. Peut-être même une ligue s'organise-t-elle pour nous « réformer » là-dessus. C'est la maxime de nos politiciens : on les « réforme », ils payeront.

En tout cas, M. Jules Bois, en veine de « réformation », préconise la « maternité consentie », ce qui est on ne peut plus de saison par ces temps de malthusisme. Selon

notre « réformateur » l'homme ne doit plus imposer des maternités trop nombreuses à sa compagne. Et naturellement, pour remédier aux excès de natalité française que les statistiques nous dénoncent, la législation interviendra. On le voit, nous sommes tout près de l'impôt dont je viens de parler.

*
* *

Mais lisons l'éloquente conclusion de M. Jules Bois. Elle en vaut la peine :

« Restez « femme » selon la tradition, mais n'abandonnez pas le charme nouveau ; le couple, que vous avez réalisé par votre amour, est pareil au couple éternel, mais avec cette grâce spéciale de l'heure.

« Si vous êtes, vous-même, une personnalité, restez-y fidèle. Si une supériorité se manifeste en vous, loin de l'éteindre, faites-la flamber davantage encore en l'honneur de l'époux.

« La science et l'art ont-ils mis sur votre front leur étoile ? songez que la citoyenne moderne doit travailler aussi pour l'humanité. Ne renoncez jamais pour personne à votre talent, si vous en avez un ; car c'est une lumière qui fera autour de vous de la clarté ou du bonheur. Ne croyez pas ceux ou celles qui viendront vous dire que le mariage exige que l'épouse immole à l'époux le don du ciel qui plane au-dessus d'elle. Non ; ce conseil n'est qu'une flagornerie détournée à l'adresse de l'homme moyen, jaloux de toute supériorité masculine ou féminine. Mais sachez sacrifier, s'il le faut, tout ce qui est de vous, tous les dons de la terre. »

D'abord, on supplie le ciel de ne plus nous accabler de ses dons. Artistes, littérateurs, avocats, médecins, intellectuels, fonctionnaires de toutes sortes surabondent. Ils sont trop. Le ciel nous comble. On l'implore : moins d'étoiles sur les fronts ! Pour le moment, nous préférons les dons de la terre, — et quelque bon sens. Loin d'appeler les femmes au parasitisme, il faut en détourner les hommes. Le parasitisme généralisé est impossible. Au reste, il n'y a pas que les étoiles en carton doré que les fées de théâtre se collent au-dessus des yeux, il y a l'âme rayonnante de la femme de toujours, fille, sœur, épouse et mère. Faire des livres ne confère pas la plus haute supériorité : au-dessus il y a celle de l'intelligence, au-dessus encore celle de l'action, et au-dessus enfin celle du cœur.

G. DEHERME.



C'EST seulement au positivisme qu'il appartient d'invoker l'ensemble des antécédents humains, parce que sa synthèse relative lui permet de les consacrer tous, comme autant d'affluents spontanés vers l'unité qu'il systématise... Faire partout prévaloir les conceptions générales sur les notions spéciales et subordonner les instincts personnels aux sentiments sociaux, tels sont les deux offices, profondément connexes, que doit aujourd'hui remplir la vraie religion.

AUGUSTE COMTE.

« Don Juan » à l'Opéra-Comique

Sommes-nous à la veille de voir naître le culte de Mozart ? Certains indices le donneraient à penser. Son nom apparaît à de moins rares intervalles dans les programmes de concert. Cet hiver, M. Pierné nous a donné du divin Wolfgang une symphonie qu'on ne connaissait pas encore chez nous. On vient de publier, sur sa vie et l'ensemble de son œuvre, un travail énorme, qui s'annonce avec tous les caractères d'une étude définitive, pour l'époque où ses auteurs auront pu la mener jusqu'au bout (1). Enfin la reprise de l'Opéra-Comique semble avoir provoqué une attention significative, parmi tous ceux qu'intéresse la musique.

Si nous pressentons juste, ce goût nouveau nous fera revenir de loin. A-t-on assez dédaigné cette musique où l'architecture affectait, disait-on, une symétrie enfantine, dont les modulations trop sages ne se permettaient que de courtes incursions dans les tons voisins, et qui n'usait guère à l'orchestre que du quatuor, de la flûte, du hautbois, de la clarinette, du basson et du cor ! Ne plaçait-on pas fort au-dessus ces œuvres savantes où la

(1) *W.-A. Mozart*, par T. DE WYZEWA et G. DE SAINT-FOIX, 2 vol. in-8. (Perrin, éd.)

richesse du coloris instrumental éblouit l'oreille, tandis que l'instabilité tonale éveille l'angoisse du désir à la poursuite d'un but toujours fuyant, et que la mélodie, libre de règles et de rythme, tourne en une mélopée amorphe, pour serpenter, tantôt mollement et tantôt par soubresauts, dans la confusion des sonorités ! Un fait, sans plus, va prouver que je n'exagère rien. Agacé, sans doute, d'entendre dire que Mozart fut un grand musicien, M. Colonne, quelques années avant sa mort, décida de consacrer un de ses concerts à un festival en l'honneur du maître de Salzbourg. Or, dans l'œuvre d'un homme qui nous a laissé six cent vingt-deux ouvrages, dont vingt-deux opéras, et quarante-deux symphonies, il ne trouva pas de quoi remplir une séance de trois heures et il compléta son programme avec deux ou trois pièces de Berlioz. Pourtant, il s'agissait bien d'un *Festival Mozart*. Mes souvenirs demeurent précis.

Envisagées du point de vue positiviste, les causes de cette défaveur deviennent fort claires. La musique exprime des sentiments, sans recourir à aucun intermédiaire de représentation plastique ou de verbalisme. Or nous venons de traverser une crise aiguë de métaphysique. Jamais la Justice, la Conscience, l'Éternel, le Divin et autres inconsistantes fictions ne firent délirer plus de cerveaux. Sous le règne de ces divinités faites d'ombre et de fumée, la vénération domina, certes ! dans les cœurs, mais une vénération dont l'objet demeurerait si vague que son élan tournait vite en folie pure. De là les emballements pour l'étrange *Neuvième* de Beethoven, pour les lourdes et violentes secousses que donne la marche funèbre de *Siegfried*, pour les poèmes musi-

caux de ce Liszt dont la profondeur égale celle du vide, et pour tant de pièces symphoniques auxquelles personne n'entendrait rien, si les longs commentaires du programme ne nous renseignaient sur les intentions philosophiques des auteurs. Dire « métaphysique » équivaut à dire « brouillards ». A une certaine hauteur de nuages, le rythme, cet élément de netteté, devait se dissoudre. Et, pour tous ceux qui en avaient perdu le sens, Mozart devenait lettre morte.

Car Mozart, c'est le charme intense obtenu par la franchise de l'inspiration, jointe à la précision des contours et à la multiplicité des nuances (1). On ne peut le goûter qu'en raison de la souplesse avec laquelle on sait s'accommoder aux disciplines variables qu'enchevêtre la vie et dont l'observance complète produit seule la perfection morale. Assurément, Mozart, lui aussi, a chanté la vénération (par exemple, le premier mouvement de la symphonie *Jupiter*, le chœur des prêtres dans *la Flûte enchantée*). Il a même su, ce génie serein, l'allier à l'orgueil, son habituel compagnon (exemple, la fantaisie-sonate pour piano en *ut* mineur, premier mouvement). Mais, sur les cimes où il nous hausse, toujours le soleil brille et les sorcières ne nous enivreront pas de liqueurs traîtresses. Puis, il a su éveiller d'autres résonances encore, sur les cordes de cette harpe aux sonorités infiniment multiples qui se nomme le cœur humain. Mieux encore que J.-S. Bach, et surtout dans une tonalité plus aérienne, il a su les faire vibrer toutes, même celles qui ne parlent que sous des doigts angéliques. Aussi, pour

(1) Dans une seule mesure d'une de ses sonates, j'ai noté jusqu'à dix nuances successives.

grand que soit l'auteur de la *Pastorale*, Auguste Comte a placé Mozart au-dessus de lui (1). Car ses plus belles pages nous donnent un avant-goût de ce que pourrait offrir de délices une sociabilité qui s'équilibrerait sur les plus pures de nos forces morales.

Ces pages tout à fait incomparables, dont on trouvera un exemple dans le *larghetto* du quintette en *la*, il ne faut peut-être pas les chercher dans le *Don Juan*. Le sujet n'en comportait guère. Mais il comportait l'expression de mouvements intimes dont l'intérêt sera éternel. Et le grand artiste que séduisit ce thème sut en profiter pour parcourir à peu près toute la gamme des émotions d'amour. Bien qu'il soit fort ingrat de commenter la musique avec des mots qui se traînent sur le papier, je voudrais l'expliquer brièvement ici.

*
**

Tout le premier plan du drame qui secoue les personnages en scène se trouve occupé par la passion de don Juan lui-même. Cette passion, elle est faite de désir sans cesse varié quant à son objet et d'orgueil dominateur, avec, dans les régions souterraines de l'âme, l'inquiétude angoissante que ne parvient jamais à étouffer l'anarchiste le plus forcené, en révolte contre l'ordre social. Ces trois caractères sont faciles à retrouver dans les diverses parties de l'œuvre. Ils s'affirment dès l'*allegro* de l'ouverture, en réponse aux menaces de l'ordre violé

(1) Calendrier positiviste, mois de Shakespeare.

que l'*andante* initial traduit avec une simplicité si majestueuse. Vous les retrouverez très clairs et assez bien fondus ensemble au cours des récitatifs. Dans les parties chantées par le principal personnage, parfois ils se montreront successivement ; mais, à l'ordinaire, ils se superposeront. Ils varieront d'intensité. Mais aucun des trois ne s'effacera pour longtemps. Ils s'étalent avec netteté dans les deux pages les plus célèbres du rôle de don Juan : le *presto* du premier acte et la sérénade du second. Dans le *presto*, la mélodie, si frénétique, exprime à elle seule le triple élément de la passion en jeu. Dans la sérénade, le désir, qui n'est pas sûr du triomphe, se fait soumis, tandis que les ricanements de l'orgueil et les secrets frissons de la crainte se réfugient, atténués mais toujours reconnaissables, dans le célèbre accompagnement. Enfin, durant la scène finale avec le commandeur, il ne restera plus que la crainte et l'orgueil d'abord, puis l'orgueil tout seul, qui provoquera la catastrophe finale, inévitable revanche de l'ordre.

Cette lutte entre l'ordre et l'anarchie, — lutte dont les phases aiguës sont marquées plusieurs fois au cours de l'œuvre, notamment par le rôle entier de donna Anna et par l'intervention des trois personnages masqués, à la fin du premier acte, — la musique de Mozart exprime son caractère tragique, avec une puissance qu'on ne dépassera pas. Et voyez la merveille ! Si profond que soit l'ébranlement moral chez l'auditeur, il ne va jamais au delà du point passé lequel nous pourrions tomber dans l'agitation déréglée, toujours nuisible au sentiment social. La mesure, la mesure même quand il faut traduire le tumulte des passions les plus violentes, voilà ce

qui classe Mozart hors pair (1). Les musiciens romantiques mettaient leur gloire à déchaîner des ouragans. Aussi ont-ils leur part de responsabilité dans les désordres que nous connûmes depuis la Révolution. Mozart, comme eux, sait mettre en mouvement les grands orages. Mais il garde toujours en mains la chaîne qui permettra de les ramener dans la caverne d'Éole avant les désastres irréparables, et, après avoir frémi à leur spectacle, on s'en ira tout de même l'âme en repos, meilleur, et plus apte aux dévouements que demandent les grandes tâches d'altruisme.

Après don Juan lui-même, c'est donna Elvire, l'épouse délaissée, qui nous intéresse le plus. La voilà bien, la femme conquise à jamais dans le plus intime de son être, et que ni les trahisons répétées, ni les affronts les plus humiliants ne parviennent à détacher de son vainqueur. Vainement essaye-t-elle de le haïr (2). Au moindre geste du traître pouvant favoriser une renaissance d'illusion, sa résistance tombera toute (3).

Avec Elvire, c'est encore la chair qui crie. Mais avec Zerline et Mazetto, à peine se doute-t-on qu'elle soit émue. Tendres et naïfs fiancés qui aspirent à ne faire qu'un, ils ignorent quels moteurs secrets les font se pencher l'un vers l'autre. Autre note d'amour, chez don

(1) Ce sens de la mesure est bien saisissable dans la dernière partie de son œuvre, où il fait un si heureux usage du *crescendo* aboutissant, non à un *forte*, mais à un *piano*.

(2) Trio du premier acte : *O toi que ma faiblesse* (traduction Duprez). Comme les intervalles d'octave marquent bien l'effort déchirant !

(3) Trio du deuxième acte : *Tais-toi, mon cœur*. Comme l'orchestre chante bien le rêve toujours entrevu du retour de l'infidèle !

Octavio. Son culte pour la malheureuse fille du commandeur, c'est l'amour chastement adorateur, qui se contente d'une promesse, d'un mot, d'un sourire. Et l'air fameux, *O mio tesoro*, nous dira que, après avoir obtenu le sourire, l'adorateur se sentira le courage de tout entreprendre pour s'en voir octroyer un autre. Enfin donna Anna personnifie la femme dont la vie fut brisée et qui, bien que touchée du dévouement qu'elle inspire, ne parvient à y répondre que par des promesses d'amitié.

Pour expliquer, par le menu, comment Mozart a dit tout cela en musique, je devrais découper sa partition page par page, et même mesure par mesure. Car je n'ai fait que résumer, en traits beaucoup trop gros, ce qu'il nous fait sentir par mille détails infiniment nuancés. Je le redis : *Don Juan* fournit toute la gamme des émotions d'amour, — toutes celles, au moins, dont un artiste ayant le respect de son art peut être tenté de réaliser l'expression. A cette série si vaste, il ne manque que l'amour échevelé des romantiques. Mais, s'il se trouve exclu, c'est pour les excellentes raisons que j'ai définies. Il manque encore, il est vrai, l'amour du jeune homme dont les sens commencent à s'éveiller. Mais, avant de composer *Don Juan*, Mozart avait donné *les Noces*, et vous vous souvenez, n'est-ce pas ? de la romance de Chérubin.

*
*
*

Où donc le grand artiste avait-il appris à connaître les mille façons d'aimer ? Possédait-il, lui aussi, une liste de maîtresses comparable à celle que Léoporello déroule sous les regards effarés de donna Elvire ?

Voici ce que nous apprend sa correspondance.

Mozart contracta mariage à vingt-six ans. Il épousa une fille honnête mais sans fortune, et le projet d'union ne fut pas approuvé sans peine par le père du compositeur, lequel trouvait que son fils, toujours si peu chanceux du côté des ressources pécuniaires, n'assumât une charge beaucoup trop lourde pour ses moyens. Or, lisez ce qu'écrivait Wolfgang, pour forcer le consentement paternel :

La nature parle en moi aussi haut que dans tout autre, et peut-être même avec plus de force que dans quelque rustre épais et grossier. Cependant il m'est impossible de régler ma conduite sur celle des jeunes gens de mon âge. D'un côté, j'ai l'esprit trop sincèrement religieux, j'ai trop d'honnêteté, trop d'amour du prochain pour me résoudre à tromper quelque innocente créature. D'un autre côté, ma santé m'est infiniment trop précieuse pour que je la hasarde dans un commerce équivoque. Aussi puis-je jurer devant Dieu que, jusqu'à ce jour, je n'ai eu à me reprocher aucune défaillance (1).

Où donc, encore une fois, cette nature si candide avait-elle pu s'instruire de ce qu'elle connaissait si bien ?

On raconte qu'un jour Massillon, le grand prédicateur qui peignait en traits si justes toutes les passions humaines, eut à subir la même question et qu'il fit cette réponse : « Dans mon propre cœur ». Le maître de Salzbourg aurait pu tenir un propos tout pareil. Car le cœur de tous les êtres humains offre des mouvements de même nature. Il n'y a de différences que dans la fré-

(1) *Mozart*, par VICTOR WILDER, p. 203 (Fasquelle, éd.).

quence, l'intensité et la durée des impulsions. Interrogeons notre mémoire. Si elle est fidèle et sincère, elle nous dira qu'à de certaines heures, — si fugitives et si rares qu'elles aient pu être, — nous avons tous été quelque peu des don Juan, des Mazetto, des don Octavio, voire, malgré la différence de sexe, des donna Elvire, des Zerline, des donna Anna. Même, c'est parce que nous reconnaissons en eux quelque chose de nous-mêmes que ces personnages nous intéressent tant. La seule chose qui distingue les grands artistes, c'est qu'ils sentent toujours plus fortement que le commun des hommes. Et ceci leur permet, quand ils consultent leur miroir intérieur, d'y trouver des images d'une taille que ceux-ci ne connaissent pas.

ANTOINE BAUMANN.



QUAND on s'établit au vrai point de vue social, sans donner trop d'importance aux dissidences intellectuelles, on reconnaît qu'il n'existe au fond, aujourd'hui comme toujours, et même plus que jamais, que deux partis : celui de l'ordre et celui du désordre ; les conservateurs et les révolutionnaires, ceux qui veulent sincèrement résoudre l'anarchie occidentale, et ceux dont le vœu secret consiste à perpétuer, sous prétexte de progrès, l'interrègne religieux, afin d'éviter la discipline spirituelle, à laquelle ils veulent indéfiniment soustraire leur existence personnelle, domestique et civile.

AUGUSTE COMTE.

LA SYNTHÈSE POSITIVISTE

Il n'est pas de synthèse partielle.

AUGUSTE COMTE.

Cette revue s'inspire du positivisme ; mais bien des lecteurs n'ont acquis qu'une idée trop superficielle de notre synthèse universelle et de sa coordination religieuse. Au jour où cet organe d'une coopération des idées adopte une forme nouvelle, à la fois plus ample et plus ferme, il n'est pas inutile d'embrasser dans un article d'ensemble l'économie totale de ses enseignements.

I

PHILOSOPHIE POSITIVE

Sept attributs principaux distinguent la positivité :

- 1° Sa *réalité*, basée sur la démonstration ;
- 2° Son *utilité*, car elle organise la domination mondiale de l'homme ;
- 3° Son *efficacité*, qu'assure la puissance de sa technique ;
- 4° Sa *précision*, aussi approchée que le demandent nos vœux ;

5° Son *organicité*, qui améliore tout ce que le temps ruine ;

6° Sa *relativité*, consciente des fatalités ambiantes ;

7° Sa *sympathie*, étendue à tous les êtres coopérateurs ; et, pour tout dire, son *unité synthétique* qui harmonise nos émotions, nos conceptions et nos actes.

Quand l'institution de cette synthèse s'imposa au génie de Comte, l'Europe venait de sortir d'une des crises politiques les plus grandioses qu'ait enregistrées l'histoire. La Révolution avait labouré les assises de l'ordre ancien. La trombe napoléonienne n'avait guère ramené à la surface que des matériaux pourris : l'absolutisme du gouvernement, les désordres de conquêtes néfastes. L'Europe pensante, de Joseph de Maistre, à droite, aux idéologues, à gauche, se refusait à ces parodies et à ces survivances caduques. Tout était à reprendre à pied-d'œuvre : le concours civique voulait se cimenter par la sympathie, et la sympathie se légitimer par une synthèse certaine. Telle fut l'idée directrice de Comte.

Par son *Système de philosophie positive*, il hiérarchise avec sa *loi des trois états* les sept sciences relatives aux sept catégories de phénomènes : ces sciences se complètent dans l'ordre ascendant d'une complication théorique liée à la décroissance de la généralité physique. La science des nombres, des formes, des forces fait la *mathématique* ; l'observation des mouvements célestes y joint l'*astronomie* ; tandis que l'expérience des activités terrestres engendre notre *physique*. Et autant de sciences, autant de méthodes.

Après l'étude des propriétés communes à tous les corps d'ici-bas, suit l'inventaire et l'essai des matériaux

tangibles. L'analyse des composés révèle les lois des compositions, et la *chimie* se différencie de la physique. La gravitation calculée, complétée de l'analyse spectrale, fit de la Terre une paroisse du Ciel.

Elle est à nous. La vie universelle y fixa un nid. Place à la *biologie*. Enfin, la série historique prolonge la série organique : l'espèce humaine s'est emparée du ménage, du gouvernement, au commun logis. La socialité l'emporte sur l'animalité, et la *sociologie* est mieux qu'un vulgaire chapitre de l'anthropologie.

Comment juger, en effet, de l'individu si on ne le rapporte à la famille ethnique dont il n'est qu'un éphémère bourgeon. La *morale* est l'hygiène de l'âme d'une race : elle détermine les conditions d'existence propres à la communauté des hommes.

Entré dans la philosophie par la porte de la logique précise, Comte en couronne le faite par la sanction des devoirs.

II

FILIATION

La rénovation entreprise voulait la constitution préalable des deux sciences suprêmes ; car « il n'est pas de synthèse partielle ».

Condorcet n'avait laissé qu'un programme de science sociale ; Diderot, Cabanis, Gall, que des parcelles de science morale. Comte vivait au temps des officielles « cousinades (1) », et toute dissidence, jugée pire qu'une

(1) Ce mot, vraiment joli, est dû à M. Clemenceau, vieux positiviste perversi.

hérésie, était pour nos doctrinaires de tous genres un horrible sacrilège. La persécution, honteuse depuis Voltaire, chuchota la calomnie et ordonna dans son Université « la conspiration du silence ». Avant lui, le grand Lamarck venait d'en éprouver les effets. Construire ne suffit pas alors : il faut balayer les sophismes ; et il restait à montrer la continuité scientifique de sa sociologie reconnue et de sa morale méconnue.

De nos jours même, combien peu savent distinguer des simples annales les leçons historiques ? Le nez fameux de Cléopâtre, le moindre accident du jour fait écran à l'ordinaire myopie des commentateurs.

La clef de la science historique se trouve dans la loi de filiation. Avant de parvenir à sa constitution positive, toute conception franchit trois stades caractéristiques. Le mythe fétichique prête à l'ambiance des volontés anthropomorphiques ; l'idéalisation mythologique convertit ces observations empiriques où l'homme adore naïvement ses propres penchants, en fables, en abstractions impersonnelles. La conception scientifique coordonne ces abstractions, ces fantômes de notre expérience, par les relations de constance ou de similitude qu'elle découvre.

Non seulement les événements sociaux n'échappent point à cette profession, mais ils la manifestent avec une évidence hors pair. « C'est dans les cas simples que se font les remarques importantes. » L'histoire s'enchaîne ainsi avec une merveilleuse simplicité, du fétichisme agglomérateur par le théisme moralisateur au positivisme organisateur. La sociologie détermine les transformations successives.

III

SOCIOLOGIE

Comte la réalise sous ces deux aspects : sa structure, ou théorie de l'*ordre* ; son développement, ou théorie du *progrès*.

Dès maintenant, nulle antinomie n'apparaît entre ces deux éléments, l'ordre et le progrès. Si le jeu physiologique est un organe en action, la contexture organique n'est que le produit héréditaire des actes physiologiques ancestraux. « Le progrès est le développement de l'ordre » ; l'ordre, la condition du progrès.

1. *Statique sociale.*

Les peuples passent ; leurs épreuves demeurent. Leurs institutions, dérivées de notre nature morale, revêtent les formes qu'imprime l'ambiance, et les formes acquises se modifient sans perdre le type originel.

Pour que les hommes coopèrent, il faut qu'ils partagent des convictions communes sur le monde et le groupe social qui les encadrent. Si les idées ouvrières divergent, les œuvres s'assemblent sans s'ajuster. L'acte est nécessairement *un* ; et cette unité nécessaire implique l'union des façons. A l'ensemble, quel qu'il soit, d'idées collaboratrices, Comte imprime le titre saint de *religion*.

Lui reprocher ce mot, qui évoque l'idée chère du ralliement public et la discipline intime de nos impulsions personnelles, serait méconnaître l'harmonie organique à laquelle concourt la diversité des formes.

Mais l'homme n'est pas un pur esprit. Sa vie écono-

mique commande à son activité. Il est une science des biens matériels comme des biens spirituels qui nous conviennent; et les institutions domestiques elles-mêmes sont sous la dépendance directe de l'activité économique.

Instrument des communications régionales, le langage traduit: par le geste, nos émotions présentes; par les arts, nos sentiments communs; par les lettres, nos conceptions. Il évolue du geste au verbe, du verbe au livre. Le symbole, l'image, le signe, traduisent la triple puissance de notre trinitaire constitution morale.

Le langage, création de tous, des vivants et des morts, a sur nos cœurs, nos esprits et nos actes, une prise trop certaine pour ne point susciter une classe éclairée d'interprètes: telle est la source de l'institution ecclésiastique. Partout, désormais, une corporation, fortement organisée, éduque les masses populaires, par le culte; enseigne le ralliement, par le dogme; consacre les principaux événements humains, par les rites.

Enfin, « point de société sans gouvernement ». Le gouvernement coordonne les activités régionales, au moyen de son administration et de sa police, il régent l'intérieur; par sa diplomatie et l'armée, il veille à la sécurité extérieure. Sa fonction est de conserver l'organisme national sur son siège géographique nécessaire; et d'y durcir le ciment de justice entre les membres de la cité. Il stimule, oriente, refrène. Inapte à créer les forces sociales, il les utilise, afin d'équilibrer les impulsions intérieures aux résistances extérieures.

L'histoire redit, pour l'exemple, les gestes des aïeux. Le legs national est une dette que les générations présentes doivent, accru, aux générations à venir. Qu'est-ce

qu'un peuple? une branche de l'arbre généalogique qu'est l'ensemble de l'humanité. Seule l'espèce vit : nulle individualité ne se conçoit séparée du tronc originel. Le développement humain est un tout. De là, en prolongement de la statique, la dynamique sociale, la philosophie de l'histoire.

2. *Dynamique sociale.*

Les chimistes disent : rien ne se perd, rien ne se crée ; et les physiologistes après les physiciens ajoutent : tout se transforme. Dans l'histoire, point de labeur perdu. L'avenir humain est en germe dès l'ère préhistorique : désormais, il n'y aura plus d'autre miracle que l'éternelle merveille du progrès matériel et moral.

L'ère du *fétichisme* ouvre le recueil des observations concrètes sur le monde et l'homme. Les peuples s'établissent, les animaux se domestiquent et les plantes s'acclimatent. On défriche, on féconde les terres ; l'industrie est à l'apprentissage, le commerce esquisse ses voyages ; les symboles se dessinent et les fables balbutient ; la famille s'épure ; la discipline politique et religieuse s'ordonne et se formule. Les races incarnent leurs indéracinables instincts.

L'ère secondaire d'initiation s'épanouit sous l'égide du *polythéisme*. Les idéalizations incoordonnées des siècles précédents se systématisent. La conquête refoule la barbarie et s'assimile les vaincus. Dans une paix relative, la culture et l'industrie florissent. Les nations se pénètrent. Les classes, les tribus, se soudent en se hiérarchisant. L'écriture se simplifie en ses éléments phonétiques

et se vulgarise. La littérature embellit les sentiments. Les arts élèvent des monuments d'une telle splendeur que leurs ruines imposent le silence pieux de l'admiration étonnée. La police se fait stricte ; et de grandes armées arrêtent et exterminent les hordes pillardes des nomades. Interprètes des dieux, les prêtres dominent la caste militaire et imposent leurs arrêts respectés. L'ordre social semble se fixer dans le geste hiératique des granits immuables.

L'ordre fixe eût été la mort.

Triple fut la marche du progrès décidé. Elle débute chez les hors-la-loi de la théocratie, dans les îles égéennes, butin des Aryas vainqueurs. Le sol protège les hommes. Qui de nous ne chérit le souvenir de la patrie hellène, ne tressaille au souvenir de Salamine, et ne va communier en son âme dans l'exaltation de la divine beauté, au ciel de l'Hymette, au toit crevé du Parthénon dévasté ?

Et pourtant, il y a mieux au cœur de l'homme que la vérité et la beauté. Les Grecs l'oublèrent, et payèrent de la ruine nationale les félicités évanouies.

La coopération civique exigeait un plus rude apprentissage.

Désarmer les superbes, épargner les peuples soumis : Rome accepte cette mission ; elle y gagne l'empire de l'univers ancien.

Maîtresse par la guerre, elle ne sait pourtant « imposer les mœurs de la paix » : bucoliques et géorgiques restent des rêves de poète. Les riches patriciens ont confisqué à leur unique profit les biens conquis avec le sang des citoyens. Les usuriers rongent l'empire. La loi est le pa-

ravent de l'arbitraire ; les licteurs, une équipe d'assassins ; l'armée, une meute sans pain, ivre de jeux sanglants ; la ville, un bouge ; le palais impérial, une bauge. Rome, tête du monde, délire dans sa pourriture,

Et de ses propres mains déchire ses entrailles.

Le poignard du César apure les vieux comptes ; et la terre délaissée s'accroupit dans la fange de ses fiévreux marécages...

La poussière humaine s'agglutine ; elle veut vivre : elle vit. Les citoyens expropriés et l'esclave, devenu le compagnon de misère, ont communié dans l'infortune. Les des ravages d'alentour, ils colonisent.

L'égalité d'une condition miséreuse, la communauté de langage, la sécurité du gueux dédaigné, n'affirment pas assez la vie politique. Les dieux bafoués, l'étal des hontes, les mœurs dissolues semblent appeler la fin du monde ; et la « Cité antique » descend au tombeau sous l'aile blessée de la Victoire morte.

Le salut, la résurrection, surgit aux confins de l'empire. Après la rénovation intellectuelle et l'institution civique, voici les siècles de la conscience morale. Au nom de Dieu, l'homme apprend à se maîtriser soi-même : il fera par amour ce qu'auparavant il exécutait par force, raison ou dévouement. Le dévouement n'est pas complet s'il garde la tare originelle du sacrifice. Être l'élu d'une cause grande est à l'homme sa récompense suprême ; et la roche tarpéienne est le caveau sanctifié du Capitole...

Le catholicisme de Paul apprend au maître comme

à l'esclave la fraternité universelle. Devant le Dieu unique, ils sont égaux.

Verbum caro factum est : le moindre paysan, apostoliquement consacré, se dresse devant le souverain. Serviteur des serviteurs de Dieu, il dicte à tous la loi morale commune. L'instruction rayonne des sanctuaires. De la *civitas librorum* des monastères, le clerc a créé, avec ses livres, la cité des âmes libres.

Les évêques ont rétabli, en l'améliorant, l'aristocratie patricienne. L'église est le camp ; l'abbaye, la forteresse.

Et quand l'ouragan barbare souffle sur l'empire, la civilisation s'enracine ; les trombes tombent du ciel. Attila est l'instrument de Dieu : fléau qui implante dans les terres fumées de sang le bon grain évangélique.

On a maudit le catholicisme ; on l'accuse d'avoir jeté aux gémonies des ténèbres les générations médiévales ! Rendez-vous l'Église responsable des inepties impériales et des brutalités vandales ? Regardez bien : il a vaincu. Il avait pris l'Europe sans foi ni loi ; l'esclave était sans bien, sans rien ; la femme, prise et répudiée au bon plaisir, sans feu ni lieu. La terre s'oubliait en jachères infâmes. La vie avait perdu son but. Les âmes, tout en besoins, s'étaient souillées d'infâmes amours. L'art flattait la force ; la poésie paraît la débauche. Le lupanar s'enguirlandait de roses quand le cirque se soulait de sang.

Sous le régime monastique, les peuples reçoivent l'éducation commune. La question agricole, posée par les Gracques, a trouvé sa solution. L'esclave s'est attaché à la glèbe pour que la glèbe soit à lui. La femme est honorée au-dessus de l'ordinaire humanité. Le chevalier pro-

tège l'homme-lige ; le prêtre, le lit conjugal. La vertu humble prime l'héroïsme éblouissant. La glotonnerie, romaine et barbare, se corrige sous la fréquence et la rigueur des jeûnes.

Les fêtes chômées esquissent un règlement du travail. La langue, moins concise, mais plus précise, a rompu les interminables périodes cicéroniennes. Les hymnes liturgiques ont engendré de nouvelles prosodies. La pierre de nos cathédrales, élançée vers les cieux, jette à l'infini radieux les appels inentendus. Le carillon des cloches sème dans les airs nos allégresses, et enfonce au cœur le sanglot des indicibles douleurs. Les cérémonies, de leurs splendeurs, ravissent nos tendresses...

Ne saisissez-vous pas l'ampleur majestueuse et gaie du progrès accompli ? Nos dissemblances nationales ne sauraient nous faire oublier nos ressemblances occidentales. Les islamistes ne s'y trompent pas qui nous appellent les *roumis*, les fils de la Rome militaire et de la Rome chrétienne.

Sous l'égide d'une foi acceptée, le culte s'humanise. La richesse se socialise. Là où le sol se défend lui-même, à Venise, aux Abruzzes, en Helvétie, sur le Rhin, en Angleterre, la science et l'industrie, favorisées des seigneurs avides, prennent essor. La bourgeoisie féodale, avatar de la bourgeoisie romaine, rivalise de richesse et de puissance avec les royautes voisines. Ailleurs, dans les vastes plaines continentales, la formation des royautes nationales est pénible. L'individu est faible quand la centralisation est forte.

Siècles de transition, l'ère moderne devient le temps des délimitations nationales. Les idées se sécularisent ;

les mœurs se policent. Les langues s'affermissent et se définissent. L'Église a perdu son ascendant ; et sa parodie, la Réforme, n'est qu'une étape, mal aménagée, sur le chemin rectiligne de l'incrédulité théologique. La morale et l'éducation laïques emplissent leur vacuité du tapage de leurs universitaires incohérences.

Pourtant, le champ humain s'agrandit. L'Extrême-Orient vient dans le giron de la providence humaine. Des civilisations perdues se relèvent du tombeau. Un monde nouveau surgit dans le Nouveau-Monde. Ce que les révolutions historiques ont institué, notre siècle veut le constituer : tel est le problème posé au positivisme présent.

IV

RÉNOVATION

Avec la révolte des Pays-Bas, les temps nouveaux se sont ouverts. Le libre examen a conquis son droit à l'existence politique. Les croyances au surnaturel ne sont plus que d'ordre privé. La double révolution anglaise en fixa la signification politique ; et l'indépendance américaine, la portée économique. La révolution française lui donne, pour qui veut la comprendre, son caractère moral : chacun ne vaut que par son service social.

La liberté d'examen n'est pas un droit à la divagation, à l'indiscipline mentale. Il est des notions exactes que nous n'avons point le droit d'ignorer. Point de liberté de pensée en arithmétique, dit Comte. La fatalité ambiante

est ; l'esprit n'a d'autre droit que de s'y subordonner. La science, nouveau dogme en perpétuelle adaptation, enseigne les conditions de cette soumission. Sa relativité et sa démonstrabilité en garantissent la positivité.

La foi positive engendre à son tour le culte. Nos sentiments, mobiles de nos actes, ne se soutiendraient pas et manqueraient d'énergie, si on les privait d'un suffisant exercice. Comme tout autre organe, l'encéphale s'atrophie en quelque région faute de cette gymnastique morale.

Cette culture, le positivisme la trouve dans les commémorations familiales et historiques ; dans la consécration solennelle, par les *sacrements*, des événements décisifs de notre vie personnelle et collective ; dans les cérémonies évocatrices du passé ; dans les hymnes à la mémoire des dignes serviteurs de l'Humanité. Oublier le passé, c'est rabougir et attrister le présent ; c'est assombrir et déprimer nos perspectives d'avenir. Le travail quotidien, sanctifié par la gratitude envers les prédécesseurs et les gratifications aux successeurs, est un acte du culte. Pour le positiviste, le travail n'est pas une peine, c'est le tribut payé à l'avenir pour les jouissances présentes dues aux défunts.

Pour lui, la richesse n'est point, à la mode du jour, le droit d'*uti et abuti*, l'encouragement au gaspillage intensif : c'est un produit social destiné au bien social. Le possesseur est un usufruitier ; il ne dispose légitimement de sa propriété que dans la mesure où il en use à l'avantage de tous. Maintenant, les pouvoirs publics doivent leurs comptes à la nation ; la puissance économique finira par rendre à la conscience publique ses comptes

de gérance. Moralement, l'administration économique est une fonction sociale. Et elle s'en doute.

Jusqu'à ce jour, les forces industrielles ont fait appel à la coercition gouvernementale ; elles ont suscité des guerres civiles et des guerres étrangères. Dans la paix elles réclament des guerres de tarifs. Jadis, elles réglementaient les salaires ; aujourd'hui, elles les compriment avec la complicité des baïonnettes. Ne vont-elles pas jusqu'à compromettre la défense nationale en immisçant l'armée dans les conflits du travail ? Cette violence accuse le vol. Nos maux économiques ne proviennent pas d'un excès de production, mais de l'excès des productions factices. « Le travail utile ne pourra jamais manquer », énonçait lumineusement le menuisier positiviste Fabien Magnin. Robert Macaire ne rêve ni de diamants, ni d'automobiles ; mais de souliers, de gîte et de pain. Nos maux accusent nos ignorances, nos vices ; non la puissance bienfaisante de nos techniques. « Savoir pour prévoir afin de pourvoir », disait Comte. Nous savons, nous pouvons ; mais nous ne voulons prévoir. « Après nous le déluge », s'écrie chaque génération moderne. Voilà vraiment trop de désinvolture. Le positivisme pare à la catastrophe. Point de droits, dit-il, des devoirs.

Le pis est que, durant ces conflits, la famille se désorganise. La femme à l'atelier, c'est le mari à la gargote, le fils à la rue, les filles au trottoir. La moralité d'une nation dépend de son régime économique. Dans le monde humain, tout s'enchaîne comme dans le monde physique. « Il n'y a point de synthèse partielle » ; et, en dernière analyse, « ce sont les idées qui bouleversent le monde social ».

Et c'est pourquoi la reconstitution du pouvoir spiri-

tuel international devient la condition première de la rénovation. A cette autorité toute morale revient le soin d'élaborer le système commun d'éducation, d'instruction et de culte.

Un tel office est, de nos jours, usurpé par la presse. Mais le rouleau a tué le penseur, comme la machine a tué l'ouvrier. A la salle de rédaction, comme à l'atelier, on ne trouve plus guère que des manœuvres. La banque a domestiqué le publiciste ; et, par lui, les gouvernants. Le journal est un prospectus de tripot ; la plume, le chalumeau du chantage. Jamais, depuis Abraham, le conseil n'avait été si insolent, dans l'hypocrisie : *da mihi animas, cætera tolle tibi* ; qui a les âmes a tout. C'est le règne de la ploutocratie ; il en est de plus dur, il n'en est pas de plus vil : la contrainte par le fer se fait la contrainte par la faim. L'administration civile et judiciaire n'est plus qu'une officine d'intrigues, le lupanar de la justice, le comptoir poisseux des finances truquées et des faveurs inavouables.

Cette septicémie ne se localise point entre nos frontières françaises ; tout le torrent circulatoire de l'Europe est infesté.

Remontant à la source du mal, le positivisme confie à son pouvoir spirituel l'enseignement moral. A la base, il fixe le culte, donné d'abord dans la famille. La femme est la seule éducatrice du cœur. La *présentation* de l'enfant au cercle de la famille et des amis rappelle aux parents les devoirs assumés envers le futur serviteur de l'Humanité. Survient l'âge de l'éducation des habitudes, des réflexes, des émotions poétiques, du langage et des observations concrètes. Les sept premières années

sont, pour ainsi dire, le temps de la gestation morale, car « l'enfant est le père de l'homme ».

A l'aube de la raison, l'enfant est initié aux notions théoriques élémentaires, aux lois universelles du monde et de l'intelligence, si méconnus ou inconnus de nos savants. Nos universitaires en rabâchent les exemples, sans en voir la source et les fins.

La curiosité historique s'éveille avec le souci des croyances d'autrefois. L'individu répète l'espèce dans sa vie morale comme dans son existence organique : il lui faut gravir l'échelle des trois états ; et le positivisme l'aide, en utilisant l'art plus que des explications alors prématurées.

Vers quatorze ans commence l'instruction positive. Après sept années d'études, l'*initiation* s'achève, et elle se complète par l'apprentissage d'une durée égale. Chacun dès lors se destine à sa carrière définitive. Un nouveau sacrement lui rappelle ses devoirs.

Le féminisme est une aberration produite par notre époque de transition. Pour la femme, nous reprendrons les leçons du moyen âge et l'affranchirons de sa sujétion industrielle. Les labeurs de la famille sont sa destination, alors que l'homme a pour mission de veiller au bien-être commun, physique et moral, des membres assemblés autour du foyer.

Une noble vie a pour récompense une digne vieillesse ; et la mort, une noble mémoire.

L'éducation, commune aux deux sexes, s'étend à tous les âges et à toutes les conditions ; elle réalise cette éducation intégrale si prônée et si mal entendue. Tout labeur s'est fait joie, et la technique a rejoint l'art.

V

CONCLUSION

Le positivisme offre une synthèse complète. Le cœur, l'esprit, le caractère y trouvent respectivement éducation, instruction, savoir-faire. Les vivants ont appris à continuer les morts, ils conservent pour améliorer. Leur soumission est une mission de perfectionnement. Le dévouement remplace la dévotion. Qui vit par autrui sait vivre pour autrui, et le grand jour est la garantie de la moralité. Songez que les grands peuples sont toujours les peuples les plus reconnaissants...

Ainsi, c'est en rendant toute justice au passé que le positivisme prétend diriger le présent et préparer l'avenir. Il ne se taxe pas de système social nouveau et ne crée pas un imaginaire eldorado : aujourd'hui est fils d'hier et père de demain. Le monde inorganique lui fournit ses matériaux ; le passé historique, ses moyens ; l'homme, sa fin. Tout nous vient de l'humanité ; tout y retourne. Ainsi se réalise l'harmonie morale la plus parfaite que notre terrestre condition comporte.

Nulle philosophie ne fut plus religieuse : dans sa sympathie providentielle, elle embrasse tous les êtres accessibles ; dans sa synthèse hiérarchique, toutes les conceptions ; dans sa synergie organisée, « la série convergente » de la lignée sociale.

ÉLOI PÉPIN.



LE LIVRE DE
M. ARTHUR MEYER
« Ce que je peux dire » (1).

Le livre du jour : disons mieux, le livre de l'année. — On en a beaucoup parlé, surtout beaucoup écrit, mais pas autant que le souhaiterait l'auteur, en parlant cent fois davantage. Les journaux se sont extasiés; ils ont donné des extraits du volume; ils lui ont, en outre, consacré de très copieux et très élogieux articles. La *Revue des Deux Mondes*, elle-même, la grande revue saumon qui nage si bien entre deux eaux, lui a ouvert une rubrique spéciale, ce qu'elle n'eût jamais fait probablement pour Pape ou Prince. Bref, un triomphe presque unanime, confirmé par l'épuisement rapide des éditions. — Seule, une note discordante : une lettre souverainement méprisante de M. Jules Lemaître publiée par *l'Action Française*, reproduite par *la Bataille syndicaliste*, deux journaux francs-tireurs, en marge de la grande armée moutonnaire des politiques et des lettrés. Ces indépendances ne comptent pas. Devant sa lettre, la masse des journaux classés a fait silence; tout au plus, quelques académiciens, confrères du sif-

(1) Paris, Plon. un vol. in-12, de 430 p.; Prix : 3 fr. 50.

fleur, trop empressés à louer l'auteur, auront pu faire la grimace. Et cela paraît très amusant.

Pourquoi ne parlerions-nous pas du livre, à notre tour ?

On en connaît le sujet. M. Meyer s'est installé dans un fauteuil, chez Mme de Loynes, qui tint bureau d'esprit pendant un demi-siècle ; et de là, comme de la plateforme d'un panorama, il promène ses regards sur le personnel de la cour et de la ville, — de l'ex-cour napoléonienne, s'entend — qui défile autour de la maîtresse du logis, la « Dame aux violettes », comme il l'appelle. Le point de vue n'est pas mal choisi.

Le début du livre semble un peu prétentieux : on le dirait écrit d'une autre main. La suite est d'un bon maître d'hôtel, qui dénombre les convives et note leurs propos : depuis Mme Geoffrin, c'est une tradition, chez les bourgeoises de lettres, que la salle à manger prime le salon ; nos intellectuels ont bonne langue et se plaisent à nous le faire entendre, mais ils montrent leur langue plus volontiers quand on leur met une fourchette en main. La fin du livre est du reportage plaisant, avec quelques remarques piquantes, que l'on dirait venir d'un collaborateur spirituel plutôt que d'un directeur de journal.

Le tableau est-il exact ? Il n'en faudrait pas jurer. M. Jules Lemaître assure que non ; mais il y doit rester assez de vrai ou de probable pour justifier une certaine curiosité. De tous les ouvrages, on n'en saurait dire autant.

D'où vient, en somme, néanmoins, l'exceptionnel succès de ce volume, au delà de son mérite, alors qu'il

dépasse de peu l'ordinaire? Il serait injuste de l'attribuer uniquement à la réclame et à l'entregent boutiquier de l'auteur.

D'abord, il est signé d'un directeur de grand journal boulevardier ; et les journaux de ce cru, comme les directions de théâtre d'un certain ordre, sont des forces à ménager. On n'imaginait pas, avant de les avoir vus évoluer en liberté, combien nos libéraux ont le culte de la force. La liberté, peut-être, n'est après tout, pour le commun de l'humanité, que le droit vivement souhaité par elle de se jeter aux pieds du plus fort. Le César qui saura la prendre, instantanément, verra tout le monde à quatre pattes, excepté ceux qui se seront déjà mis à plat ventre. L'attitude est naturelle à l'homme. Comme le dit Swift, grimper et ramper commandent les mêmes gestes.

Puis, M. Meyer a distribué soigneusement l'éloge à tous les intellectuels et politiciens qui fréquentèrent ce salon, presque aussi peuplé que la place de la Concorde. Ceux qui survivent lui en sont reconnaissants ; leur exubérance de remerciements paraît sincère. « Dans ce monde des lettres, où il n'est presque personne qui soit tout à fait dépourvu de cabotinage, où c'est un peu une nécessité de métier de plastronner, de se faire voir et de se faire écouter » (1), bien peu seront froissés de figurer dans ces légers mémoires qui, peut-être, un jour prendront rang parmi les petits Bachaumonts de l'époque.

Enfin, la chose est indéniable, si notre République a l'horreur de la guerre, elle garde, presque au même degré,

(1) Page 197.

l'antipathie de l'histoire. Entendons-nous : elle fouille avec rage les annales des régimes déchus pour en étaler les tares au plein soleil ; mais elle ne se soucie guère qu'on la traite de même façon. Elle est modeste ; elle ne désire pas qu'on la « pourtraicte » ; elle dissimule ses annales propres le plus qu'elle peut, parce qu'elle a conscience que, propriété à part, leur propriété serait douteuse. M. Lavisse prudemment s'est arrêté, dans sa grande *Histoire de France*, sur le seuil de 1789 : non pas qu'il n'ait son opinion sur la fameuse Révolution, — il l'estime infiniment moins méchante qu'on ne le croit et trouve que l'on fait bien du bruit pour « une omelette au lard », dont ses ancêtres n'ont pas payé les œufs, — mais il ne sent pas encore le temps venu de se risquer sur ce terrain. A plus forte raison, pour la Troisième République. Dès le 16 mai, les historiens tournent court, au grand amusement de la galerie, même internationale, qui se plairait fort à voir M. Hanotaux, par exemple, s'engager à fond dans l'affaire de Panama et dans l'histoire des scandales subséquents. Un livre, qui permet d'accéder aux coulisses de cette comédie mal comprise, est donc assuré d'un vif accueil. Nous sommes tous quelque peu cousins de Mme Barbe-Bleue ; nous voulons passionnément ouvrir les portes derrière lesquelles on s'obstine à nous dérober quelque chose.

Mais les journalistes républicains ne se sont pas assez douté que, en célébrant le livre de M. Meyer sans réserves positives, ils l'authentifiaient dans ses médisances. Nous sommes désormais autorisés à voir le personnel gouvernemental tel qu'il nous le montre en déshabillé : le Président Loubet confit dans une onctueuse

pleutrierie(1); le ministre Waldeck-Rousseau bouffi d'arrogance et de vanité inconsciente, mais féroce. « Voici venir le bufle des buffles », disait Henri Heine; « les autres ne sont que des bœufs ». Voici venir le « muffle », — si, par *muste*, on entend l'homme dépourvu de conscience, d'intelligence générale et d'éducation (2); — tous les autres ne sont que des « veaux ».

(1) Quand le Tzar, à Compiègne, insiste pour que l'on baptise, durant sa visite, le petit-fils de M. de Montebello, dont il veut être le parrain, le Président Loubet, prévenu par l'ambassadeur, s'empresse de se défilier : « C'est très bien, mais je n'en veux rien savoir », répond courageusement notre cher Président, chef des armées de terre et de mer, — qui d'ailleurs n'a jamais osé lui-même assister à la première communion de son propre fils. (MEYER, pp. 309-310). Mais il en garde rancune à l'ambassadeur et sera trop heureux de le faire révoquer ensuite, « malgré le désir formel de l'Empereur » (pp. 331-335).

(2) « Ce virtuose de la parole était, à un rare degré, privé du don de prévoyance; il l'a implicitement reconnu lui-même dans les éloquentes lamentations qu'il fit entendre au Sénat, à la fin de sa vie, sur l'usage que son successeur faisait de la loi sur les congrégations dont il était lui-même l'auteur » (PAUL LEROY-BEAULIEU, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1910, p. 582). Voilà pour l'intelligence.

Et il est bien connu que cette loi de spoliation, — car les congrégations, à la rigueur, pouvaient être dissoutes sans être spoliées, — lui fut dictée par la rancune du rôle qu'il leur attribuait absurdement dans l'Affaire Dreyfus (LOUIS DELZONS, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1910, pp. 871-872). Voilà pour la conscience.

Enfin, « personne n'ignore plus que c'est Waldeck-Rousseau seul qui a empêché le Tzar de venir à Paris. Le Tzar a été étonné : il aurait voulu par sa présence remercier la grande ville amie de son peuple. Mais qu'importait au dédaigneux rancunier? Il n'a songé qu'à punir le Conseil municipal, notre ami Dausset [c'est Coppée qui parle] et la cité nationaliste, en les privant de la visite d'un Empereur ». Waldeck aurait même confisqué la carte de visite déposée pour le Tzar par le Président du Conseil municipal (MEYER, pp. 268, 304-5). — « Quelques jours après, à Compiègne, dans un grand dîner officiel, Waldeck fut placé à côté de Mme de Montebello; aussitôt et fort ostensiblement il opérait sur sa chaise une conversion d'un quart de cercle; jusqu'au bout du repas, il affecta ainsi de tourner le dos à l'ambassadrice, à laquelle, de tout

Jodelet, qui baptisait de ce nom les passants du Pont-Neuf au grand siècle, retrouverait inchangeables à Paris les gens sur lesquels il exerçait sa verve ; mais il les rencontrera it plutôt dans les palais gouvernementaux et les hôtels ministériels. Le portrait de Waldeck, au surplus, ne manque pas d'agrément pour nous. Ici, M. Meyer fait parler M. Albert Vandal : « La Bruyère l'eût appelé *Le Dédaigneux* ; car cet homme constamment dédaigne. Pour lui, l'humanité est séparée en deux classes inégales : d'un côté, le commun des mortels, la foule innombrable sur laquelle il ne jette même pas les yeux ; et, de l'autre, ses amis personnels. Oui, je sais bien, il leur est très fidèle, comme il est personnellement très intègre ; mais le hasard, ou sa bonne étoile, a permis que la plupart de ses amis fussent pourvus de yachts luxueux, de chasses somptueuses, de châteaux magnifiques. Par là, Waldeck est très prince, car, nous le pouvons bien dire entre nous, les princes n'aiment pas payer... » (1).

Ce Waldeck infatué, qui ne pardonna jamais à la France de ne l'avoir pas aveuglément suivi dans sa politique tortueuse, et de lui avoir préféré Félix Faure, quoique, malgré ses défauts, le Président élu fût bien supérieur par le caractère, est la grande figure du monde parlementaire, durant les dix dernières années du siècle fini récemment. Il incarne à ravir la bourgeoisie libérale, non

le dîner, il n'adressa pas la parole, omettant avec une insistance voulue, chez un homme de son éducation, les devoirs d'élémentaire correction que l'on a envers une voisine de table ». Il s'agissait de punir Mme de Montebello pour avoir gardé, comme l'Impératrice, son chapeau pendant un déjeuner, suivant un usage connu des femmes du monde, mais qu'ignoraient les épouses de nos ministres. (MEYER, pp. 308-311.)

(1) Pages 303-304.

comme elle voudrait être, mais comme elle est en vérité, pleine d'illusions naïves sur son mérite, échouant dans tous ses projets, quand même persuadée que, en dépit de ses échecs multipliés, elle reste la crème de l'humanité, la créatrice d'un monde où s'épanouira l'idéal.

Mais, dans le livre de M. Meyer, la figure centrale est M. Jules Lemaître, lequel eut aussi sa belle part de chimères. Les évolutions de M. Lemaître sont connues. Il fut un temps où il professait des « opinions à répandre », qui l'eussent exposé à des poursuites si ces opinions eussent été de la monnaie, car elles étaient plus fausses que de mauvais jetons. Ses idées d'alors méritaient de faire suite aux *Idées de Mme Aubray*. Il s'en est détaché. Il a continué sa route ; il s'est croisé, sur le chemin de Damas, avec M. Anatole France. Et, après avoir chacun touché le but en sens contraire, ces écrivains, désabusés par tant d'essais, sont un peu revenus, dit-on, sur leurs pas, pour échanger dans l'intimité leurs souvenirs et leurs expériences. Ce sont ces propos de tête-à-tête qu'il serait instructif de connaître ; mais M. Arthur Meyer serait, sans doute, le dernier homme que les deux causeurs admissent à les entendre. Toutefois, dans ce qu'« il peut nous dire » des avatars politiques de M. Lemaître, on ne distingue pas assez nettement, chez le célèbre converti, la part de la spontanéité d'avec celle d'une douce et fortuite action féminine.

Et, dans ce livre qui lui est consacré, que devient Mme de Loynes ? Elle demeure une figure assez énigmatique pour les profanes. Il est à croire que la postérité saura d'elle davantage. On ne réunit pas impunément, pendant un demi-siècle, tout ce monde remuant de

l'intellectualisme, de l'art et de la politique. Ce n'est pas le moyen de demeurer la « Dame aux violettes », douces fleurs si charmantes dans leur effacement timide, que d'héberger ces hommes bruyants. On la voit à peine se dessiner dans le volume avec une personnalité qui explique son influence. Les quelques lignes de sa main que l'on cite n'ont point cette note de parfaite et discrète élégance qui marque les moindres paroles d'une duchesse de Dino. Entre les deux femmes, la différence est comme d'un parfum d'aristocratie presque indéfinissable, qui garde indéfiniment son odeur rare, et d'un de ces autres parfums de second ordre, qui bientôt s'évaporent à moitié pour ne laisser que la senteur banale du musc dont on se sert pour les fixer ; la différence d'une femme de très grand monde avec une jolie muse de l'intellectualisme, du demi-grand monde. L'une est, de nature, inimitable ; l'autre s'élève un piédestal à force de volonté. La démocratie peut supprimer la grande dame, les sans-culottes ne supprimeront pas le bas-bleu ; ce qui serait, au surplus, regrettable, quand le bas est délicatement ajouré, comme ce fut ici le cas.

RENÉ DE KERALLAIN.



ON ne saurait terminer la révolution avec les doctrines qui l'ont commencée. Ce qui servait alors à détruire ne peut aujourd'hui servir à construire.

AUGUSTE COMTE.

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

LE SOCIALISME MUNICIPAL

Ayant ouvert une enquête sur les coopératives municipales, *le Mutualiste français* a publié la réponse suivante de M. G. Deherme :

« Le projet de coopératives municipales paraît définitivement abandonné. Il serait donc trop tard pour en parler, s'il n'y avait, à ce propos, quelques principes politiques positifs à rappeler.

« Vous demandez d'abord *s'il est de l'intérêt national de remplacer l'initiative privée par l'initiative municipale.* — Il n'est jamais d'aucun intérêt social de changer la nature des possessions ou de remplacer les titulaires des fonctions. Il est même dangereux, comme nous ne le voyons que trop aujourd'hui, d'exalter ainsi toutes les vaines ambitions personnelles et de cultiver l'envie démocratique. La politique positive nous prescrit seulement de surveiller, de contrôler, de sanctionner par le blâme ou l'approbation l'emploi des forces quelconques, notamment de la richesse, afin d'en assurer le sage exercice.

« Vous demandez ensuite *quelles conséquences économiques et sociales seraient produites par cette municipalisation.* — Il est certain qu'on n'obtiendrait qu'un plus grand désordre et une pire tyrannie. Sous le régime parlementaire, surtout avec le système électif, l'État ou les municipalités ne visent à s'emparer de toutes les fonctions sociales que pour y placer

leurs fonctionnaires et satisfaire leurs clients. Il s'agit de faire partager par les vainqueurs des luttes électorales, — qui ne peuvent être que ceux dont relèvent les préfets, — la dépouille des vaincus.

« Vous demandez aussi *si la cherté de la vie serait atténuée, si les consommateurs y trouveraient des avantages.* — Sans doute, un des facteurs de la cherté croissante est la multiplication absurde des intermédiaires commerciaux et l'extension insensée des petites boutiques, favorisées d'ailleurs moralement par l'enseignement antireligieux, pratiquement par l'individualisme du régime révolutionnaire. Mais il en est d'autres. Et c'est toute notre anarchie. On n'y remédiera pas en s'attaquant au seul parasitisme commercial, car ce serait, seulement, faire une plus grande part au parasitisme industriel et politique.

« Vous demandez encore *si les établissements communaux pourraient lutter contre les grands magasins privés vendant les mêmes objets.* — Évidemment non. Les coopératives municipales ne pourraient même pas lutter contre la petite boutique, dont le parasitisme, malgré tout, serait moindre. Elles seraient donc amenées à s'imposer par le monopole. Remarquez-le. Notre parlementarisme électif pousse l'État à étendre ses attributions et à centraliser ce qu'il ne peut supprimer de vie sociale, et, naturellement, comme il est incompétent, comme l'organisation de ses entreprises est purement parasitique, il ne peut supporter aucune concurrence. C'est pourquoi il est conduit nécessairement à s'assurer le monopole.

« Vous demandez enfin *si l'opinion publique est favorable à un tel projet.* — S'il y avait encore une opinion publique, j'entends une opinion publique éclairée, dirigée et organisée, et non les mouvements incohérents d'une foule amorphe, cette opinion publique ne supporterait pas la confusion intellectuelle et morale dont de tels projets peuvent surgir, non plus que la confusion politique et administrative qui peut en permettre la désastreuse réalisation. »

LA GRANDE PRESSE

Parce qu'ils ont beaucoup de journaux, les Français se croient bien informés. Voici un document, publié par *le Courrier européen*, qui montre comment ils sont informés. C'est un article publié à la fois par le *Neyir-i-Hakikat*, organe officiel du Comité Union et Progrès à Monastir et par le *Chourai-Ummet* de Constantinople.

« Notre confrère *Neyir-i-Hakikat* raconte que le journal *le Temps* publie des articles moyennant finances et modifie son langage en conséquence.

« Notre confrère publie la liste suivante qu'il a eue sous les yeux et qui concerne les conditions auxquelles *le Temps* a l'habitude de louer les colonnes de ses articles de fond :

« 6.000 francs : Pour des articles publiés huit fois au sujet de l'administration intègre du sultan de Turquie, *Abdul-Hamid* ;

« 5.000 francs : Pour un article disant que *Midhat pacha* est mort à *Taïf*, de mort naturelle ;

« 10.000 francs : Pour les articles, écrits vingt-quatre fois au cours d'une année, contre les *Jeunes-Turcs* ;

« 10.000 francs : Pour quatre articles insérés à différentes époques afin de démentir les publications relatives à la maladie d'*Abdul-Hamid* ; « accepté » (*Munir*) ;

« 4.000 francs : Pour trois articles annonçant l'adoption par les Puissances, il y a cinq ans, de certaines décisions tendant à accorder l'autonomie à la *Macédoine* ; « accepté » (*Pour le ministre des Finances de Bulgarie*) ;

« 15.000 francs : Pour les articles de fond écrits consécutivement pendant une semaine au sujet du crédit financier de la *Bulgarie* pour favoriser son emprunt de l'année dernière ; « accepté » (*Pour le ministre des Finances de Bulgarie*) ;

« 20.000 francs : Pour un article détaillé paru avant la proclamation de la Constitution pour dire que le Comité

Union et Progrès n'est qu'une association de brigandage ; « accepté » (Munir) ;

« 10.000 francs : Pour un article important établissant que l'annexion de la Crète à la Grèce a pris le caractère d'un fait accompli et que l'incorporation de la Crète au royaume de Grèce à laquelle les Crétois sont attachés par le sang ne saurait constituer une question diplomatique contestable, cette annexion équivalant à la restitution d'un orphelin à ses parents ; « accepté » (le délégué du Comité National Crétois) ;

« 5.000 francs : Pour un article intitulé : « A chacun son dû », contraire aux vœux et sentiments de tous les Français à l'égard de l'indépendance de la Bulgarie : « accepté » (Paprirkoff) ;

« (?) 00.000 : Pour l'article à propos du mouvement réactionnaire du 31 mars : « Une constitution sans force est vite disparue ». Cet article traitait de la dégénérescence des Ottomans et appréciait comme diplomates les dignitaires du Palais d'Abdul-Hamid ; « accepté » (Arab Izzet Houlo). »

Voilà un an que ce document émouvant a été publié, et *le Temps* n'a donné aucun démenti au *Courrier européen*.

Le Temps est certainement, parmi les grands journaux, non l'un des plus propres, mais l'un des moins sales. Que dire des autres ?

On ne peut plus s'étonner après cela, quand on voit le rédacteur en chef d'un autre grand journal aristocratique déclarer, au moment des pourparlers diplomatiques franco-allemands, qu'il est prêt à donner aux Allemands tout le Congo et le Maroc avec. On s'en étonne d'autant moins quand on sait que la Dresdner Bank détient une grande partie des actions de ce journal et donc que le journaliste français est à ses gages.

Bismarck a avoué qu'avant 1870 il avait subventionné

nos journaux pour nous amener à la guerre. Qu'est-ce donc aujourd'hui ?

Et c'est bien inquiétant.

Pour que l'État puisse consacrer les milliards de son budget à la corruption électorale, on souscrit pour acheter quelques avions. Il serait d'un patriotisme moins bruyant, mais plus intelligent et plus efficace, de consacrer quelques millions à la publication d'un journal français d'informations honnêtes et d'union nationale, au-dessus de tous les partis et de toutes les cupidités, pouvant provisoirement tenir lieu de pouvoir spirituel, c'est-à-dire renseigner, conseiller et guider l'opinion publique...

BARBARIE ÉCONOMIQUE

Dans *Marchands de folie*, MM. L. et M. Bonneff reproduisent cette lettre qu'adressait, le 9 avril 1910, le Syndicat patronal de la boulangerie de Paris à un ouvrier de 50 ans auquel aucun reproche ne pouvait être fait :

« M. Maréchal, ouvrier boulanger, 6, rue Daru.

« Monsieur,

« Dans la séance de vendredi dernier, 1^{er} avril, la commission de placement a décidé de ne plus vous réadmettre au bureau, vu votre âge.

« Veuillez croire que c'est à regret qu'elle prend cette décision, vu que jusqu'ici vous avez été en bons rapports avec le bureau et qu'elle vous a reconnu comme ouvrier consciencieux ; mais la nécessité de rajeunir le personnel à la Boulangerie oblige la commission de pratiquer par étapes, afin d'arriver à la situation indiquée ci-dessus.

« Agrérez, monsieur, mes salutations. »

L'INSTRUCTION QUI DÉCLASSE

Voici un texte curieux que M. Élie Reynier, rédacteur au *Volume*, a trouvé dans l'*Inventaire sommaire des Archives de l'Hérault, Intendance de Languedoc*. C'est une note du subdélégué du Bas-Vivarais à l'intendant sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'agriculture (entre 1771 et 1773):

« L'un de ces obstacles est le manque de bras, provenant en partie de ce que bien des ménagers et laboureurs aisés de la campagne, au lieu d'appliquer à bonne heure tous leurs garçons au travail de la terre, en envoient un, ou plusieurs quand ils sont nombreux, à l'école jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de 10, 11 ou 15 ans, et les rendent par là faibles à cet exercice. Ils vont même souvent plus loin, ils leur font apprendre le latin, tant bien que mal, et d'ordinaire chez un curé de village et sans examiner ni connaître leurs dispositions ; ils les destinent soit à l'état ecclésiastique, soit à la pratique du palais ; ceux-ci, pour la plupart, se trouvant sans talents et sans capacité, abandonnent bientôt leur état et alors, n'étant point faits dès leur tendre jeunesse à un travail pénible, ils ne peuvent s'accoutumer à mettre la main à la bêche ou à la charrue; ils restent sans occupation, ils s'adonnent au libertinage et deviennent des membres plutôt à charge et nuisibles qu'utiles à la société. »

PAR TOUS.



LE régime public consiste tout entier à réaliser dignement cette double maxime : dévouement des forts aux faibles ; vénération des faibles pour les forts.

AUGUSTE COMTE.

NOTES POLITIQUES

Nos parlementaires se désolent de l'échec auquel paraît définitivement vouée leur loi des retraites ouvrières. En dépit de leurs efforts, il manque et manquera toujours à leur œuvre la collaboration, active et spontanée, des intéressés.

L'idée d'assurer les vieux travailleurs contre les aléas de la vie n'a rien que de louable en soi. Auguste Comte a proclamé qu'il n'y aurait plus de question sociale, le jour où les prolétaires se trouveraient pleinement incorporés à une société dans laquelle ils ne sont que campés. La paisible jouissance d'une retraite, assignée sur les ressources générales du pays, réalise, dans une mesure, faible encore, mais appréciable, cette incorporation. S'il n'a pas un toit pour reposer sa tête, s'il n'a pas les tranquilles certitudes du travail garanti et justement rémunéré, le travailleur devient, néanmoins, par le fait de la retraite, participant aux bienfaits et aux richesses de l'ordre social et, comme tel, moins tenté de le subvertir.

C'est ce qu'un homme d'État, réaliste comme Bismarck, avait compris dans ses dernières années de pouvoir. On ne voudrait pas jurer que ses intentions fussent pures de tout alliage ni que l'arrière-pensée de consolider l'Empire unifié ne se mêlât, dans une forte propor-

tion, aux préoccupations de son socialisme pratique. Il n'en reste pas moins que ce grand malfaiteur avait quelque instinct et quelque divination en cela de l'ordre positiviste. Vaille que vaille, tout empirique qu'elle ait été, son œuvre sociale a revêtu quelque efficacité. Si le problème reste douloureusement posé, ce n'est pas rien qu'une solution incomplète et partielle. On n'a pas le droit de dédaigner les résultats obtenus, même s'ils apparaissent faibles et limités, eu égard au but final qu'il s'agissait d'atteindre.

Nos parlementaires, depuis vingt ans, étaient hantés de la pensée d'imiter l'initiative bismarckienne. Durant quatre lustres, les retraites ouvrières ont figuré sur les prospectus électoraux. Il y a eu, là-dessus, une littérature, scripturaire et verbale, amoncelée en un tas formidable. Des contre-projets ont succédé aux projets. Dans nos deux assemblées, ministres, rapporteurs et commissaires se sont livrés à des travaux préparatoires qui n'en finissaient pas, sans qu'une idée nette parvînt à émerger de ce chaos. Toutes les chinoiseries de la procédure parlementaire ont conspiré à fausser, adultérer et embrouiller les textes. Ce qui pouvait rester de la conception originelle n'a pas résisté aux ardeurs brouillonnes des fabricateurs d'amendements.

Après vingt ans d'élaboration, une loi enfin a vu le jour. Personne n'y a entendu goutte, pas même ses auteurs. Le Conseil d'État a dû, pour rendre possible un timide essai d'application, combler les lacunes, redresser les erreurs, élucider les obscurités accumulées à plaisir par ceux que nous continuons à appeler — par anti-phrased, sans doute — des législateurs. Et, comme on le

pense bien, l'imperfection foncière de la loi ne put être éliminée.

Qu'on pense ce qu'on voudra du socialisme d'État, de son avenir et de son plus ou moins de bonté, on ne pourra pas, dans le monde du travail, n'être pas frappé par tout ce qu'une comparaison de la méthode française avec la méthode allemande apporte de décisif à la charge du parlementarisme.

Qu'est-ce que le prolétariat français, — si l'on tient, comme nous, pour un progrès relatif, les retraites ouvrières, — a gagné à être doté du régime parlementaire ?

Il a obtenu, après plus de vingt ans d'attente, ce que la seule volonté d'un ministre, d'un dictateur — dans le sens comtiste du mot — indépendant des assemblées parlantes, avait accordé aux prolétaires allemands. Pendant plus de vingt ans, il a subi le chantage électoral à la retraite ouvrière. Vote, si tu veux une retraite. Achète-la de ton suffrage. Elle sera la récompense de ta servilité.

Et, quand la série des délais moratoires a été épuisée, quand l'impatience des prolétaires a été exacerbée au point qu'il devenait dangereux d'en abuser davantage, qu'avons-nous eu ?

Tout ce qu'une loi, mal faite, peut apporter avec elle de déceptions et de désillusions.

Nos parlementaires n'avaient qu'à copier, ou plutôt à adapter, le système bismarckien.

Ils n'ont même pas réussi dans ce rôle effacé et humilié.

Leur sagesse et leur clairvoyance ne se sont pas haussées à analyser, dans son intimité, le mécanisme de

la loi allemande, à surprendre le ressort caché qui en assure le fonctionnement. L'âme de bonté et de vérité, incluse dans le texte bismarckien, n'a pu se révéler à eux. Ils n'ont vu, et ne pouvaient voir, dans les retraites ouvrières, qu'un instrument de pression et de corruption électorales. Incapables de se placer à un autre point de vue, ils ont songé moins aux prolétaires qu'à eux-mêmes. L'électoral a tenu le social en échec. Petit à petit, l'organisation de la prévoyance a dégénéré en sportule.

Sans doute, l'État allemand a exercé son rôle d'initiateur et de promoteur, avec la vigueur, voire avec la brutalité traditionnelle qu'il apporte en toutes choses. Le caporalisme bureaucratique a fait merveille.

Mais, prenons garde à ceci qu'après avoir créé cette gigantesque institution, lui avoir insufflé la vie, communiqué le mouvement, donné la direction générale, il en a confié les destinées aux corps intermédiaires dont il a respecté l'autonomie. Les retraites ouvrières allemandes comportent une large décentralisation.

Et, surtout, leur succès tient à une connaissance très fine et très avertie de la psychologie comme des besoins des travailleurs.

Nous sommes contraints à l'admiration d'un Bismarck et de ses collaborateurs quand nous les voyons si bien discerner que le prolétaire est infiniment plus sensible au risque d'invalidité prématurée, toujours présent, toujours menaçant, qu'au risque, lointain et improbable, de la vieillesse.

Les hommes d'État allemands n'ignoraient pas, non plus, que d'abandonner, — toutes précautions utiles prises, — le soin de gérer et de faire fructifier sur place les

cotisations recueillies engendrerait divers ordres de conséquences, également fécondes et salutaires. La pente du système a amené insensiblement les caisses locales à soigner préventivement les cotisants, candidats à l'invalidité. Les cotisations sont acquittées avec joie dès l'instant qu'on en peut ordonner et surveiller l'emploi. Elles reçoivent, en outre, une destination éminemment sociale sans cesser d'être rémunératrice. L'acte, individuel et égoïste, de prévoyance s'amplifie ainsi jusqu'aux dernières limites de la solidarité la plus fraternelle.

Dans la mesure où le socialisme d'État se fera admettre et recevoir, l'organisation des retraites ouvrières allemandes paraîtra le chef-d'œuvre du genre.

Nos ministres de passage et de hasard, nos sénateurs fainéants et nos députés ignorants n'ont rien su emprunter à ce modèle.

A part une autonomie misérable et insuffisante qu'ils ont marchandée aux Mutualités, ils n'ont laissé aucune part d'initiative, d'indépendance et de responsabilité aux corporations et aux corps intermédiaires. Pas un rouage du mécanisme qui ne soit bureaucratique et administratif. Nos jacobins de Loge ont craint, une fois de plus, de laisser s'interposer entre le Parlement et l'individu quelque chose d'assez fort, d'assez vivace pour se soustraire à l'emprise des politiciens.

Et les cotisations vont s'engloutir, loin du regard des cotisants, dans le gouffre sans fond de la Caisse des dépôts et consignations.

De sorte que si une telle loi pouvait, par impossible, échapper à la fatalité qui plane sur toute œuvre bureaucratique, elle n'atteindrait guère d'autre fin que d'inté-

resser les travailleurs au cours de la rente. C'est à la Bourse que le parlementarisme cherche le point de jonction entre l'ordre social et le prolétariat.

Pas ne faut-il être grand clerc pour prédire qu'on ne le trouvera guère en cet endroit.

De tout son pouvoir, le prolétariat résiste à une loi dont il a deviné les erreurs et les tares. Puisse-t-il, grâce à cette nouvelle et concluante expérience, apercevoir, face à face et sans voiles, l'impuissance et l'incompétence du Parlement, comme corps légiférant et gouvernant.

REMY ANSELIN.



LE sentiment social même ne serait pas suffisamment efficace, si l'opinion publique ne venait sans cesse fortifier les bonnes tendances individuelles. Le difficile triomphe de la sociabilité sur la personnalité n'exige pas seulement l'intervention continue de véritables principes généraux, aptes à dissiper toute incertitude quant à la conduite propre à chaque cas. Il réclame aussi la réaction permanente de tous sur chacun, soit pour comprimer les impulsions égoïstes, soit pour stimuler les affections sympathiques. Sans cette universelle coopération, le sentiment et la raison se trouveraient presque toujours insuffisants, tant notre chétive nature tend à faire prévaloir les instincts personnels.

AUGUSTE COMTE.

La Vie à Landerneau=des=Lettres

LES LITTÉRATEURS ET LES PAYSAGES DE FRANCE

Nous avons dénoncé plusieurs fois, ici, l'entente avouée ou occulte, consciente ou inconsciente des littérateurs et des puissances d'argent, nous ne nous lasserons pas d'insister sur ce point.

Pour toute conscience droite, c'est un abominable scandale que les gens qui se prétendent les serviteurs de l'Esprit, le trahissent par action ou omission, autant qu'ils le peuvent, et que le plus abject matérialisme les ait à peu près toujours pour complices. Un nouvel exemple entre mille :

Depuis quelques années, d'infâmes mercantis, qui seraient depuis longtemps chassés de chez nous si des colères généreuses pouvaient encore remuer l'âme de nos contemporains, d'infâmes mercantis souillent les plus beaux paysages de France de gigantesques affiches-réclames vantant les substances frelatées de nos épiciers et de nos marchands de caoutchouc les plus en renom.

De Marseille à Nice, de Bordeaux à Biarritz, au sud, à l'est, à l'ouest, partout, entre les regards du voyageur et la forêt, la montagne, la mer, s'interposent des plaques de tôle où sur un fond peint d'une couleur qui fe-

rait hurler d'horreur des cosaques, se détachent, en lettres de plusieurs mètres, les noms de nos seigneurs du haut commerce et des produits qu'ils proposent à la confiance de plus en plus aveugle de leur clientèle.

L'envahissement de la terre française par cette ferraille colorée, dont la laideur stupide étonne et blesse la vue de ceux qui ont encore des yeux, marche avec une telle rapidité qu'on peut prévoir que, dans quelques années, tous les sites de notre pays en seront couverts.

A cet attentat sans nom contre la beauté de nos paysages grandioses ou gracieux, à cette défiguration absurde de la face adorable du plus beau royaume qui soit sous le ciel, les gens qui ont pour tâche d'éclairer et de diriger l'opinion publique n'ont pour ainsi dire rien objecté.

Pour nos artistes, pour nos gens de lettres en vue, pour nos académiciens célèbres, il n'y a rien de douloureux et de troublant dans cette obstruction progressive de la terre et du ciel par des morceaux de tôle peinte. Cela leur semble la moindre des choses !

M. Maurice Barrès, et c'est infiniment honorable pour lui, a pris l'initiative d'un pétitionnement en faveur des églises menacées de ruine. Personne, que je sache, ayant pignon sur rue à Landerneau-des-Lettres et pouvant être entendu de la foule, n'a tenté sérieusement de la soulever en faveur de la terre française odieusement salie par des gagners d'argent sans scrupules, qui se font des rentes avec les ordures qu'ils répandent sur le visage de leur mère.

Cette quasi-abstention des littérateurs et des artistes est déshonorante pour tous et il est grand temps qu'elle cesse.

M. Baillif, président du Touring Club de France, qui est un homme d'action et un brave homme, a osé le geste de poète que les poètes n'ont pas fait : il a écrit dans *le Journal* un vibrant article de protestation contre le vandalisme conscient et organisé des salisseurs de paysages.

Il l'intitule *la Nature outragée*, il eût pu aussi bien l'intituler *l'Homme outragé* ou *la Civilisation outragée*, car le crime contre lequel il s'élève est surtout un crime d'anarchistes contre la société et de barbares contre la civilisation.

Tout point de vue romantique mis à part, et sans même participer aux rêveries du promeneur solitaire et à l'état d'âme qui inspira à un Lamartine *le Lac* ou à un Alfred de Vigny *la Maison du berger*, il n'y a pas moyen de ne pas s'indigner devant ce qu'ont osé faire messieurs les utilitaires contemporains.

Taire cette indignation, s'abstenir, comme l'ont fait jusqu'ici les littérateurs, de protester, c'est admettre que, dix siècles de culture française peuvent être rayés de l'histoire, au gré de leur fantaisie, par quelques douzaines de spéculateurs.

En effet, et c'est là toute la question, ces gens prétendent que ces choses naturellement collectives : les lignes et les couleurs des horizons de notre patrie leur appartiennent et qu'ils ont le droit d'en disposer au mieux de leur intérêt personnel !

L'air, le ciel, l'eau, la lumière, les arbres, la beauté du monde, en un mot, telle que l'ont faite la nature et aussi les efforts des générations humaines, cela est, paraît-il, à eux, puisqu'ils peuvent le déformer et le détruire !

En revanche, nos émotions les plus sacrées, celles que nous éprouvons devant la splendeur de notre terre natale et par lesquelles le plus humble des hommes participe à la plus raffinée et à la plus haute des cultures, ces émotions ne sont plus à nous, puisque d'abominables individus peuvent, en détruisant la beauté du pays où nous vivons, les arracher violemment de nos âmes !

Qui ne sent pas, à la pensée d'un tel attentat contre ce que nous avons de plus cher, l'indignation le soulever est un être sans traditions et sans race, indigne du nom de Français. Mais l'abrutissement des hommes d'aujourd'hui est si général que la nature réelle des événements contemporains n'est aperçue à peu près de personne.

L'extension de la propriété individuelle à des objets aussi impondérables que la grâce d'un paysage est, si l'on y réfléchit bien, un des plus prodigieux bouleversements de l'histoire économique.

Il ne suffit pas à messieurs les capitalistes d'être les maîtres de la matière du sol, il leur faut, de plus, posséder, pour la détruire, l'âme subtile de cette matière, ce qui jusqu'ici appartenait à tous et que personne encore n'avait osé revendiquer comme son bien propre. Il est, nous le savons, de l'essence de la propriété individuelle de se faire de plus en plus tyrannique et de se développer contre la société qui l'a faite; mais si cette société veut vivre, elle ne doit pas tolérer cet abus.

Quand le droit de propriété met en péril, comme cela se passe aujourd'hui, la beauté d'un pays, c'est-à-dire un des plus puissants facteurs de la civilisation, il faut que ce droit de propriété soit ramené par la force publique à des limites raisonnables.

La tyrannie de l'argent devient de jour en jour pire, et elle a raison puisqu'on supporte les désordres qu'elle engendre. Parmi ceux-ci, la publicité par les affiches-réclames dans les sites de France est un des plus insupportables, parce qu'il atteint l'âme même de notre nation et qu'il nous blesse dans nos sentiments les plus profonds d'hommes civilisés.

Contre ce désordre matérialiste, il faut que tous les hommes honnêtes qui se réclament de l'Esprit se liguent pour protester et imposer au gouvernement les mesures nécessaires.

Si l'américanisation de la France fait partie du programme des gens au pouvoir, il est temps qu'ils sachent que cela ne s'accomplira pas sans danger pour eux.

Les hommes de lettres probes ne peuvent que dénoncer la sottise criminelle des salisseurs de paysages : qu'ils crient du moins assez haut leur indignation pour qu'on les entende !

JEAN THOGORMA.



EN remplaçant partout une vaine providence surnaturelle par la vraie providence humaine, nous ne devons jamais craindre d'instituer un ordre idéal supérieur à l'ordre réel, quoique celui-ci, malgré ses imperfections, fournisse toujours la base nécessaire de nos constructions les plus hardies.

AUGUSTE COMTE.

Les Livres qui font penser

Schopenhauer, par ERNEST SEILLIÈRE, 2 fr. 50 (Bloud, éd.).
— L'ouvrage de M. Seillière comprend deux parties, une biographie de Schopenhauer et une analyse critique de sa philosophie, la métaphysique du *Monde comme Volonté et comme Représentation*.

Le biographe du philosophe ne nous le présente pas sous un aspect très sympathique. Il explique par une hérédité morbide, du côté paternel, son caractère bizarre et ses manies. Il fut un assez mauvais parent, un compagnon peu commode, et en quelques circonstances un grand égoïste. Il faut dire qu'il dut tenir pendant trente ans le rôle difficile de génie méconnu. La gloire et la vogue lui vinrent enfin vers 1850, et il savoura son succès pendant dix années.

Comme tous les métaphysiciens successeurs de Kant, il a jugé indispensable de compléter la doctrine du maître par la définition de la « Chose en soi ». Ses prédécesseurs, qu'il traite de sophistes, avaient essayé de la représenter comme une Intelligence consciente, dont la raison humaine était une émanation. Schopenhauer l'identifie au contraire avec ce qu'il appelle la Volonté, c'est-à-dire plutôt l'instinct, le « sub-conscient ». M. Seillière observe que cette métaphysique dut séduire beaucoup plus que l'autre les gens qui suivent leurs inspirations et leurs impulsions plutôt que la raison et l'expérience, en un mot les romantiques. Il développe ingénieusement cette idée au cours de son étude du système, et finit par proclamer Schopenhauer « le prophète et l'initiateur » de ce qu'il appelle « la quatrième génération romantique », celle dont l'activité s'étend de 1860 à 1890 environ. Si cela était vrai, ce serait un grand malfaiteur intellectuel. Mais il

n'y a là qu'une thèse personnelle à l'auteur, et on pourrait soutenir, avec autant de vraisemblance, que ces romantiques ont abusé de Schopenhauer en l'interprétant tout de travers.

Au reste, ce philosophe est plus connu par sa conception pessimiste de la vie que par sa métaphysique, et il ne semble pas y avoir de lien nécessaire entre les deux. Son grand succès ne date que du jour où il daigna exposer cette conception sous une forme plus accessible et sans trop de métaphysique, dans le recueil de fragments qu'il publia sous ce titre bizarre : *Parerga et Paralipomena* (traduction par M. Scillière : Compléments et résidus). Le morceau le plus important et le plus connu est celui qui est intitulé : *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*. Il n'a guère de rapport avec la métaphysique de la Volonté, ni même avec le pessimisme. Il a été traduit en français, et on en peut recommander la lecture, ainsi que celle du volume d'extraits, bien connu, de Bourdeau. Ces deux petits volumes contiennent ce qu'il y a de meilleur dans Schopenhauer, et peuvent suffire à ceux qui veulent composer leur bibliothèque, selon le sage conseil d'Auguste Comte, de livres peu nombreux et bien choisis.

Novalis, par HENRI LICHTENBERGER, 2 fr. 50 (Bloud, éd.). — Le nom de Novalis, pseudonyme de Philippe de Hardenberg, est connu de tous ceux qui ont lu des histoires de la littérature allemande, mais bien peu de personnes en savent davantage, et on peut avouer n'avoir rien lu de cet auteur. Je ne crois pas que l'ouvrage de M. Lichtenberger soit destiné à lui amener des lecteurs nouveaux. C'est une histoire assez touchante que celle de ce jeune homme, névrosé et phtisique, mort à 28 ans (en 1801), sans avoir produit une œuvre importante, et qui pourtant laissa une impression profonde et fut l'objet d'une sorte de culte chez les Allemands, ses contemporains, émus par la légende de sa vie douloureuse, séduits par la noblesse de son caractère et par son romantisme exalté. Sa biographie aurait l'attrait d'un roman si M. Lichtenberger l'avait traitée à part, mais elle est mêlée dans son livre avec l'étude des idées métaphysiques de

Novalis et l'examen de ses essais poétiques. Cette métaphysique est à peu près celle de Fichte, l'un des « trois sophistes » qui, selon Schopenhauer, ont dénaturé la pensée de Kant (les deux autres sont Schelling et Hegel). Sa poésie est d'un romantisme mystique dont le *Parsifal* de Wagner peut donner quelque idée. Tout cela n'a plus guère d'intérêt pour nous. M. Lichtenberger prétend découvrir, en notre temps, un retour au romantisme, et par suite un renouveau de faveur dont jouirait Novalis. S'il parle de l'Allemagne, je n'en sais rien. Mais chez nous, s'il faut en croire les « enquêtes » que publient à l'envi divers périodiques, la génération nouvelle serait, fort heureusement, d'un esprit très différent : éprise d'action et d'idées claires, et non de romantisme ni de métaphysique.

J. R.

Madame Bouverot, préfète, par ANDRÉ PAVIE, 3 fr. 50 (Plon, éd.). — Mme Bouverot, femme d'un préfet de l'Ouest, est une bonne catholique. Mais son mari, pas autrement sectaire pourtant, ne permet pas qu'elle donne libre cours à ses sentiments religieux; car sa situation l'oblige à soutenir les anti-cléricaux du département. De là les conflits qu'on devine, lorsque surgissent les difficultés ordinaires à propos d'écoles libres, de curés expulsés de leurs presbytères, etc. Le tableau comporte naturellement le détail des manigances jacobines, et la résistance aux persécuteurs est dirigée par une de ces familles de vieille noblesse provinciale chez lesquelles le sentiment social s'appuie sur de fermes traditions royalistes.

En résumé, œuvre honorable et saine, à laquelle on souhaiterait seulement un peu plus de relief.

ANTOINE BAUMANN.

Thérapeutique usuelle du praticien. Traitement de la tuberculose, par ALBERT ROBIN, 8 francs (Vigot, éd.). — Cette troisième partie de la *Thérapeutique du praticien* est consa-

créée à la tuberculose. On sait que cette terrible maladie tue encore 90.000 Français par an. Et M. le professeur Robin, dans les leçons magistrales qu'il a faites cet hiver à l'hôpital Beaujon et qui sont reproduites dans ce livre, indique tous les moyens thérapeutiques dont le praticien peut disposer aujourd'hui pour guérir, atténuer ou circonscrire la tuberculose, et pour tous les cas.

Le bacille de Koch n'est pas toute la tuberculose. Il lui faut trouver un terrain favorable. Voilà d'abord le principe que pose M. le professeur Robin. Il rappelle qu'à Paris 60 p. 100 et à Lille 90 p. 100 des habitants ont été contaminés, alors qu'à Lille, par exemple, « la tuberculose n'évolue cliniquement que chez 25 p. 100, ce qui est la meilleure preuve que ceux-là seuls possédaient un terrain cliniquement tuberculisable ».

On comprend donc pourquoi les médications purement antibacillaires ont été si décevantes. « Quelles espérances n'ont pas fait naître la *créosote* et ses dérivés, les nombreux *gâiacols*, les *acides fluorhydrique* et *cinnamique*, l'*iodoforme*, l'*aldéhyde formique*, et tant d'autres agents ? Combien de *tuberculines*, de *sérums divers*, immunisateurs ou curateurs, n'ont satisfait que pour un instant l'imagination de ceux qui les ont proposés ? Cet énorme effort demeura stérile, et rares furent les praticiens qui continuèrent à fonder sur ces remèdes ou sur leurs similaires quelque confiance que leur expérience n'ait pas démentie. »

De même on est revenu de l'engouement pour la cure dite *hygiéno-diététique* avec ses trois éléments fondamentaux et intangibles : l'aération, le repos, la suralimentation. On sait que la plus complète et la plus systématique application de cette cure fut le sanatorium allemand. Il y a quelque douze ans, il n'était question que d'imiter l'Allemagne. « On s'adressa aux pouvoirs publics et à la charité privée pour couvrir la France de sanatoriums ; on déclara que le sanatorium était le « pivot de la lutte », la « citadelle des moyens défensifs », ou encore « la base inébranlable sur laquelle devaient s'appuyer tous les efforts de la défense ». Mais on

ne tarda pas à s'apercevoir que, là où le système ne prévalait pas, la mortalité tuberculeuse n'était pas plus élevée qu'en Allemagne. » Par exemple, elle est de 20 à 22 pour 10.000 habitants en France comme en Allemagne.

C'est donc le terrain qu'il faut atteindre pour l'amender, « ce sont ces *troubles de la nutrition générale*, antérieurs même à toute expression morbide, qu'il faudrait dépister et dont il serait nécessaire de connaître le sens et l'intensité, car ils représentent le dynamisme à l'aide duquel la cause morbigène prépare le terrain tuberculisable... C'est ce *dynamisme vital* qu'il importe de fixer, pour apprendre ensuite à le modifier, puisqu'il est l'intermédiaire nécessaire entre la cause morbigène et le terrain qu'elle crée ». Et le professeur Albert Robin emploie à dessein ce mot de « dynamisme vital » pour bien faire saisir « le caractère essentiellement *fonctionnel* de la thérapeutique hygiénique, diététique et médicamenteuse à opposer à ces troubles nutritifs ».

Dans cet ouvrage de 600 pages, l'auteur n'oublie aucun des cas qui peuvent se présenter. Et ils sont si nombreux, le problème de la tuberculose est si complexe qu'il n'est pas possible d'en faire ici même une sèche énumération. Je signalerai seulement que, dans la sixième et dernière partie de son livre, M. Albert Robin traite de « la défense sociale contre la tuberculose ». Peut-être, ici, conviendrait-il de manier les statistiques avec quelques précautions. L'auteur nous dit qu'à Paris la mortalité tuberculeuse, qui était de 43,7 pour 10.000 pour la période 1887-1890, est descendue à 38,6 pour la période 1906-1908 et que le rapport de M. Juillerat montre, pour les années 1909 et 1910, une diminution de 7,92 pour 100 sur les chiffres antérieurs. Je suis persuadé que cette diminution est due surtout aux déplacements des tuberculeux qui vont mourir maintenant en Suisse ou sur la Côte d'azur.

Année sociale internationale 1912, 9 fr. (édité par *l'Action populaire*). — Voici un précieux recueil. Toutes les questions sociales présentes y sont traitées avec compétence. Ici

même, nous utiliserons souvent cette riche documentation. Les auteurs sont catholiques sans doute ; mais le social est positif et il ne peut être bien traité que par les méthodes positives.

Je ne puis qu'indiquer les matières :

I. — La famille : La population, l'habitation, l'hygiène, action morale et sociale, le budget familial, la femme.

II. — Le syndicalisme : Le syndicat, l'œuvre du syndicat, syndicalisme et patronat, syndicalisme et fonctionnaires, syndicalisme et salariat, syndicalisme mixte, syndicalisme agricole, la solution des conflits du travail.

III. — L'État et la protection légale des travailleurs : Les organisations protectrices, hygiène industrielle et sécurité des travailleurs, durée du travail, temps du travail, la protection des salaires, le travail des femmes et des enfants, l'État et l'assistance.

IV. — Le socialisme français en 1911.

V. — La coopération : La coopération de consommation, la coopération professionnelle dans les classes moyennes, la coopération professionnelle agricole, la coopération de crédit.

VI. — L'assurance contre les risques : L'assurance contre les risques personnels par la mutualité, les assurances sociales, l'assurance contre les risques patrimoniaux.

L'ouvrage se termine par une revue des mêmes questions à l'étranger.

Quant aux solutions proposées, elles ne diffèrent pas beaucoup des nôtres. Les conditions de l'ordre social étant reconnues, il n'y a qu'à les rétablir. Catholiques et positivistes peuvent s'y employer avec le même zèle.

Lettres sur la poésie, par JEAN THOGORMA, 1 fr. (E. Basset, éd.). — Dans ce petit livre, notre excellent collaborateur défend la poétique traditionnelle, c'est-à-dire l'ordre, la clarté, l'enthousiasme lyrique, contre les partisans du vers libre et du bafouillage hottentot. Être libre en abolissant toutes les règles, c'est de la sauvagerie ou de l'impuissance ; être libre en se subordonnant aux règles nécessaires, c'est de la civilisation ou

de la force. Il est bon que l'innombrable jeunesse littéraire entende d'aussi sages paroles. Et si l'on peut décourager ainsi quelques milliers de poètes, ce sera au profit de l'industrie nationale. Combien un bon charpentier est supérieur à un méchant poëtereau : on ne le dira jamais assez !

G. DEHERME.

Autour d'un Racine ignoré, par MASSON-FORESTIER, 7 fr. 50 (Éditions du *Mercur de France*). — On a beaucoup cherché Racine depuis quelques années. Les thèses se succèdent sans se ressembler, et Racine reste énigmatique.

M. Masson-Forestier, arrière descendant du poète, originaire comme lui de cette étrange petite cité sacerdotale que fut La Ferté-Milon, estime que Racine pourrait devoir infiniment à sa terre natale, au sang qui coulait dans ses veines, et il nous apporte, — document assez neuf, — le tableau de la vie des ancêtres de Racine.

Du côté maternel — « l'homme est avant tout le fils de sa mère », a dit Michelet — les Skonin, jadis seigneurs féodaux, vivant aux champs, passent pour de pure souche franque. Ils sont très beaux (leur nom *Skoni*, en vieil allemand — d'où *schon* — voudrait dire : les beaux), très passionnés, ils partagent leur vie entre les femmes tant qu'ils sont jeunes, puis la poursuite de la richesse et des honneurs, quand ils sont sur le retour. Volontiers, ils exploitent les carrières sacerdotales.

Les Racine, eux, sont de petits gratte-papier délicats, artistes, très polis, cérémonieux. Skonin et Racine écrivent à l'envi des vies de saints, des tragédies. Ils ne songent guère à convoiter d'autre existence que les emplois civils ou les prébendes religieuses d'une ville que la piété de Paris, reconnaissante de ce que jadis, au temps des Normands, les reliques de sainte Geneviève furent sauvées par la Ferté-Milon, entretenait richement.

Mais Racine devient orphelin. Il paraît admirablement doué. Les deux familles se disputent à qui le fera arriver. Et elles se haïssent, ces deux familles, l'une étant aux jansénistes,

l'autre aux jésuites. L'adroit jeune homme louvoiera entre les deux, et finalement leur échappera en se donnant à la vie de théâtre. Les Skonin sourient, les Racine se fâchent.

Il y obtient des succès d'estime, mais pas de succès d'argent. Il a beaucoup d'ennemis. Il tombe malade, s'épuise. Alors il quitte le théâtre sur son échec de *Phèdre*, ne se convertit nullement — car il devient le courtisan de la Montespan, pour qui il écrit un voluptueux opéra de *Phaëton*; puis recherche l'appui de Mme de Maintenon, dirige admirablement ses affaires d'intérêt, et, alors seulement, vers *Athalie*, se sentant perdu, songe à se réconcilier avec le ciel par peur de l'enfer.

On a voulu voir en lui un enfant de Port-Royal. Il ne doit rien à Port-Royal, où il n'est entré qu'à sa dix-septième année et où il fut toujours traité en suspect. Jamais aucun de ces messieurs n'a voulu avoir de rapports avec lui, sauf au moment de la persécution, car alors l'appui de Racine pouvait leur être utile. Racine, au demeurant, fut un beau païen.

Tel est ce livre où il y a des partis pris, des thèses, de la passion; mais certainement du document nouveau. L'auteur annonce la publication prochaine de pièces, jadis enfouies par Louis Racine, qui révéleraient le vrai Racine, — un terrible s'il en fut.

A. GUÉRIN.

Nous avons reçu :

L'Enseignement de l'hygiène sexuelle à l'école, par le docteur L. MATHÉ, 2 fr. 25 (Vigot, éd.). — Convient-il d'aborder ce sujet délicat à l'école? L'auteur dit oui. Et ses leçons sont habilement composées.

Traitement mental, par A. CAILLET, 4 fr. (Vigot, éditeur). — La lecture de quelques pages de ce livre montre assez que le traitement que préconise l'auteur est inefficace.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

28-6-12. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.

POUR NOUS AIDER



Nous n'ouvrons pas de souscription ; mais on nous aidera efficacement en nous recrutant de nouveaux lecteurs, en abonnant des bibliothèques publiques, syndicats, universités populaires, coopératives, cercles, etc., en nous indiquant des libraires dépositaires pour la vente au numéro, en nous signalant les libraires des gares de chemins de fer et du Métropolitain qui ne tiennent pas encore *la Coopération des Idées*, en nous faisant parvenir les adresses des personnes à qui nous pouvons envoyer un numéro spécimen.



En vente à **La Coopération des Idées.**
(*Envoi franco*)

- Appel aux conservateurs**, par AUGUSTE COMTE, un vol. in-8 de 136 pages 3 fr.
- La Synthèse subjective ou Système des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité**, par AUGUSTE COMTE, tome premier (seul publié) : *Système de logique positive* ou *Traité de philosophie mathématique*, un vol. in-8 de 776 pages. 9 fr.
- Testament d'Auguste Comte**, avec les documents qui s'y rapportent, pièces justificatives, prières quotidiennes, confessions annuelles, correspondance avec Mme de Vaux, publié par ses exécuteurs testamentaires, 2^e éd., un vol. in-8 de 570 pages . . . 10 fr.
- Lettres d'Auguste Comte à divers**, publiées par ses exécuteurs testamentaires.
- Tome 1^{er}, première partie, un vol. in-8 de 656 pages 8 fr.
- Tome 1^{er}, seconde partie, un vol. in-8 de 392 pages 6 fr.
- Tome II^e, un vol. in-8 de 364 pages. 10 fr.
- Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte**, par J. LONCHAMPT, un vol. in-16 de 218 pages. 1 fr.
- La Religion positive**, par ANTOINE BAUMANN, un vol. in-16 de 292 pages (Perrin et C^{ie}, éditeurs) 3 fr. 50

Ouvrages de M. Georges Deherme.

- Croître ou Disparaître**, un vol. in-16 de 280 pages (Perrin et C^{ie}, éditeurs) 3 fr. 50
- La Crise sociale**, 3^e édition, un vol. in-16 de 375 pages (Bloud et C^{ie}, éditeurs). 3 fr. 50
- Auguste Comte et son œuvre.** — *Le Positivismisme*, un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte (Giard et Brière, édit.). . . 2 fr. 50
- L'Afrique occidentale française.** — *Action politique. Action économique. Action sociale.* — Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France. Un vol. in-8 de 528 pages (Bloud et C^{ie}, éditeurs) 6 fr.
- La Démocratie vivante**, un vol. in-8 de 402 pages (Bernard Grasset, éditeur). 4 fr. 50

La **COOPÉRATION DES IDÉES** est en vente dans les principales gares de France et du Métropolitain de Paris.

- AU HAVRE, *Librairie V^{re} Dombre*, 10, place de l'Hôtel-de-Ville.
A CAEN, *Librairie L. Jouan*, 98, rue Saint-Pierre.
A ROUEN, *Librairie Centrale*, 26, rue des Carmes.
A CHARTRES, *Librairie Lester*, place des Halles.
A ROANNE, *Librairie Boissy et Lauxerrois*, rue du Lycée.
A AMIENS, *Librairie Prudhomme*, 14, Place Gambetta.
A PARIS, *Librairie Affolter*, 50, rue Delaborde.
— — *Barrault*, 24, rue de Clichy.
— — *Bénard*, Galeries de l'Odéon.
— — *Blanchard*, 4, boulevard Saint-André.
— — *Crès et C^{ie}*, 3, place de la Sorbonne.
— — *Feuillâtre*, 8, boulevard Denain.
— — *Floquet*, 47, rue des Martyrs.
— — *Floury*, 1, boulevard des Capucines.
— — *Gâteau*, 8, rue de Castiglione.
— — *Hétains*, 50, rue de Passy.
— — *Martin*, 3, faubourg Saint-Honoré.
— — *Maynier*, 54, rue de Seine.
— — *Méa*, 1 bis, rue du Havre.
— — *Melet*, 45, Galeries Vivienne.
— — *Sevin et Sarrat*, 25, rue La Boétie.
— — *Stock*, 155, rue Saint-Honoré.
— — *Tassel*, 44, rue Monge.
— — *Timotéi*, 14, rue de Castiglione.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES CLASSES MOYENNES

Étude sur le parasitisme social

Par **GEORGES DEHERME**

Un volume in-16 de 320 pages à 3 fr. 50

(Perrin et C^{ie}, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins)

TOURS. — IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.